This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~A/Y 7887 A. 1~~
REP. F. 3913

~~A/Y 7887 A. 1~~
REP. F. 3913

GUY DE TOURS

POËSIES

*

TIRE A 450 EXEMPLAIRES

tous numérotés

350 sur papier vélin, nos 101 à 450.
100 — de Hollande, nos 1 à 100.

N° [redacted]

PREMIÈRES ŒUVRES
&
SOUSPIRS AMOUREUX
DE
GUY DE TOURS

AVEC PRÉFACE & NOTES

PAR

PROSPER BLANCHEMAIN

PARIS
LÉON WILLEM, ÉDITEUR
2, RUE DES POITEVINS, 2
1878

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 APR 1968
OF OXFORD
LIBRARY

NOTICE SUR GUY DE TOURS

A OCTAVE UZANNE

CHER AMI,

Laissez-moi vous offrir un prédécesseur de ces gentils poètes de Ruelles, que vous rééditez avec tant d'esprit et d'élégance.

Le petit volume qui renferme les Poésies de Guy de Tours est des plus rares; aussi l'a-t-on peu lu et, sur la parole de La Monnoye et du bon abbé Gouget, on en a assez dédaigneusement parlé. La Monnoye était caustique et peu bienveillant ; l'abbé Gouget, comme ecclésiastique, ne pouvait guères s'étendre sur l'éloge d'un poète es-

sentiellement amoureux ; aussi trouve-t-il qu'il a beaucoup à se faire pardonner.

Vous partagerez plutôt, je l'espère, l'avis des auteurs des Annales poétiques, de Viollet-le-Duc et de quelques autres, qui ont lu les vers du poète Tourangeau avec des yeux moins prévenus et l'ont plus équitablement apprécié.

Pour nous, sa poésie est tendre, fluide, harmonieuse; il sent profondément et s'exprime avec beaucoup de naturel; l'ardeur de son tempérament l'entraîne parfois jusqu'aux limites de la décence; mais il sait, mieux que ses contemporains en général, esquiver l'image scabreuse et ne jamais descendre jusqu'à l'obscénité. Ce n'est certes point un livre à mettre dans les mains des jeunes filles; mais il faudrait être doué d'une bien étroite pruderie, pour y voir autre chose que des amours naïves, naïvement exprimées, par un jeune cœur qui cherchait à emprunter, pour mieux rendre sa pensée, le langage de Théocrite, d'Anacréon, de Catulle et celui des chan-

teurs amoureux qui fêtaient au même temps que lui le retour des Muses en France. S'il n'atteint pas la hauteur de Ronsard, il n'a rien qu'il puisse envier aux Tahureau, aux Baïf, aux Olivier de Magny, aux Durand de la Bergerie et autres poètes mignards de la Renaissance.

Sa vie, copiée sur les manuscrits de Colletet pour M. Taschereau, a été ainsi soustraite au criminel incendie de la Bibliothèque du Louvre. Mais, comme cette notice a eté composée, non pas par Guillaume Colletet, mais par son fils François, qu'elle est fort prolixe et, sauf les appréciations personnelles du biographe, ne contient aucun détail qui ne soit tiré des œuvres de Guy, nous en userons avec moins de respect que s'il s'agissait de pages émanées de Guillaume.

En définitive, Colletet le père, malgré sa déplorable manie d'épouser ses servantes était un homme d'esprit et de goût, un membre distingué de l'Académie française, un poète agréable, un Bibliophile et un

amateur d'autographes, sachant user avec un discernement judicieux des livres et des documents qu'il possédait, tandis que son fils, pauvre gratte-papier, errant et famélique, aussi léger d'esprit et de savoir que d'argent, enfle en vain son style et ne parvient qu'à peine à parodier son père.

« *Guy de Tours, dit-il, naquit dans cette fameuse ville dont il voullut porter le nom, ce qu'il fit à l'exemple de ce grand historiographe Grégoire de Tours, son compatriote; car comme le nom de* Michel *était son nom propre, ainsi que je l'ai reconnu par une anagramme latine où, dans* Micael Guido, *il trouve* Gaude mi, Clio ! *de mesme le nom de Guy, et non pas de Tours, c'étoit véritablement le nom de sa famille; ce que j'apprends d'un sonnet qu'il fit sur la mort de son père, nommé pareillement Michel Guy, procureur au siége présidial de Tours, décédé l'an* 1595, *âgé de* 65 *ans.* (1) *Or,*

(1) Tome **, page 89. — Nous avons cru devoir remplacer par des renvois toutes les citations, qu'à l'exemple de Guillaume, François arrange à sa façon.

qu'il soit né à Tours, il le témoigne expressément lui-même dans une de ses odes (1). *Comme il étoit fils d'un homme qui faisoit profession de suivre le Palais, il le suivit aussi, puisqu'il y exerça la charge d'avocat, comme il le dit encore luy-mesme. Ce qui n'empescha pas pourtant que, suivant l'inclination qu'il avoit naturellement à la poésie françoise et latine, il ne quittait souvent le sérieux employ du barreau pour s'aller divertir sur Parnasse* (2).

« *En effet il composa beaucoup de vers, qu'il fit s'imprimer à Paris, in-*12 (*par Jean du Carroy et publier* (*par N. de Louvain, libraire au Palais*) *l'année mesme de la naissance de Guillaume Colletet, mon père, je veux dire l'an* 1598 (3) *et leur donna pour titre : Les premières œuvres et souspirs amoureux de Guy de Tours.* »

(1) Tome **, p. 101.

(2) Tous ces détails sont tirés de la même pièce de vers. T. **, p. 101.

(3) Ces mots démontrent que la notice est bien réellement de François Colletet.

Cette suite de phrases enchevêtrées renferme tous les détails donnés par Guy de Tours, sur son père et sur lui-même. Le biographe, à l'aide d'un calcul facile, eût pu retrouver la date de la naissance du poète. Guy rapporte en effet qu'il commença à aimer son Ente *à* 20 *ans* (*p.* 28 *ci-après*) *et qu'il l'aima cinq ans* (*p.* 39). *Son amour pour Anne dura cinq autres années, pendant les guerres que soutint Henri IV pour conquérir son trône* (*p.* 97). *Or le Roi abjura et entra dans Paris en* 1592 *; Guy avait donc environ trente ans à cette époque et devait être né vers* 1562. *Il résulte également de la complainte sur la mort de son père* (*T.* **, *p.* 9) *que celui-ci avait eu avant lui plusieurs enfants ; car dans la même pièce, il déplore la mort de* son plus ainé beau-frère.

F. Colletet passe ensuite à l'analyse du volume, qu'il commence par déprécier, pour se montrer ensuite moins sévère et arriver enfin à une admiration presque sans réserve.

« *La première partie contient plusieurs odes, chansons ou élégies, composées en l'honneur d'une maîtresse, qu'il appelle d'un nom assez bizarre :* Son Ente. *Voici un de ces sonnets, plus riche en rimes qu'en élocution :*

On ne void tant, sous une nuit seraine (1) etc.

« *Son petit poème de la* Puce (*p.* 24, *ci-après*) *est meilleur et, à mon gré, il s'en trouve de pires parmy ceux qui remuèrent si agréablement les puces de la belle et savante Catherine des Roches* (2).

« *Les sonnets dont il composa en détail le portrait de son Ente, et qu'il dédia à Ronsard, sous ce titre* : A Monsieur de Ronsard, Roy des Poètes françois, *sont remplis de quelques pensées les unes assez raisonnables, les autres assez importées* (3) ;

(1) C'est le sonnet VI, p. 4 de ce volume. Je le trouve pour ma part assez gracieux.

(2) En 1579, aux grands jours de Poitiers, les poètes et jusqu'aux plus graves magistrats s'égayèrent dans des vers grecs, latins et français, au sujet d'une puce aperçue sur le sein de Mlle Catherine Des Roches, par Estienne Pasquier. — Ces vers sont en général des plus médiocres.

(3) Il veut dire *déplacées*.

mais toutes exprimées d'un air qui tient fort peu de ce feu lumineux, dont les grands génies ont accoustumé d'animer leurs beaux vers surtout la fin des sonnets, qui doit être plus vive et plus forte que le commencement, est d'ordinaire si faible, qu'elle n'a rien qui flatte, ny qui ravisse le lecteur.

« *La seconde partie contient encore, comme la première, plusieurs sonnets, plusieurs odes, etc., composés en faveur d'une seconde maîtresse qu'il appelle* son Anne (1) *Ces vers sont à peu près de la force des autres et, comme en Espagne il faut faire beaucoup de chemin pour apercevoir la*

(1) Goujet conjecture que ce serait une demoiselle Anne de La Salle, à qui il adresse ailleurs d'autres vers. Ce pourrait aussi bien être Anne Beauhère, objet d'un sonnet acrostiche (T.**, p.69). D'autre part Anne n'est peut-être pas son vrai nom. Il la qualifie à tout propos d'*Angelique*, qu'il écrit avec un A majuscule.

Quant à son Ente (évidemment un nom supposé) une élégie qu'il lui adresse peut faire penser qu'elle s'appelait Adrienne la Belle. Ailleurs il nomme la sœur de son Ente : Renée la B. initale du nom de La Belle (voyez l'élégie p. 7 de ce volume.)

pointe d'un clocher, il faut lire aussi beaucoup de ses sonnets devant que d'en rencontrer un qui finisse par une noble pointe (1). *Celuy-ci ne m'a pas semblé mauvais pour le sujet, puisqu'il est du moins un peu plus vif et plus animé que les autres :*

Que dans cette eau ne la tiens-je aussy nue ...(2)

« *En voicy un autre qui me semble merveilleusement bien dans le sens de la fable et que j'appellerois presque Divin, si l'élocution en était un peu plus noble et plus pompeuse. Pour l'entendre, il se faut souvenir que sa maistresse se nomme Anne et qu'il parle à elle, comme si elle etoit celle-là mesme que Virgile introduit dans le IVe livre de l'Æneide parlant à la Reine Didon. Ainsy le fameux Petrarque parle souvent à sa belle Laure, comme si elle estoit cette mesme Daphné qu'Apollon changea véritablement en laurier. Ainsy le grand Ronsard parle quelquefois de sa*

(1) Ces sonnets qui se terminent en pointe de clocher ne sont-ils pas le triomphe du mauvais goût ?

(2) P. 41 Sonnet VI.

chere Cassandre, comme si elle etoit là royale fille de Priam, qui portoit le mesme nom dans l'ancienne Troye :

Tu conseillois à ta germaine Elise (1)...

« *J'avoue que plus je considere le sens de ce sonnet et plus je le trouve excellent. Cinquante sonnets de nos jeunes courtisans, pleins de paroles antithétiques et vuides de sens, n'esgaleront jamais celuy-là...* »

Et voilà notre François parti, monté à un diapason d'éloges à outrance, dont il ne se départira presque plus ! Ce n'est pas avec ce défaut de suite, de réflexion et de maturité, que jugeait Guillaume. Ecoutons-le continuer :

« *Cet autre sonnet qu'il adresse à son Bocage et qui commence ainsi :*

Crois vistement, ô mon petit bocage (2)...

est fort naturel et fort gentil..... Celuy qui commence :

Toute chose ayme et n'y a rien que vous (3)...

est plein de bonnes pensées et mon père

(1) P. 40, Sonnet V.
(2) P. 49, S. XXII.
(3) P. 50, S. XXIV.

souhaitait, pour la gloire de cet autheur, que tous ses autres vers luy ressemblassent.

« *Il y a des chansons aussy, qui sont fort naïfves, voire mesme qui sont poétiques et fort excellentes. — Celle-cy est de ce nombre* :

Je suis amoureux d'une fille, etc. (1)...

Et le reste qui ne cede point à cet agréable commencement.

« *La comparaison continuelle qu'il fait, dans un de ses sonnets, de Cupidon avec son Anne* (2) *est aussy juste et aussy bien tournée que pas une que peut-estre que l'on puisse jamais voir.*

« *A propos de quoy je diray que mon père, comme je l'ay remarqué dans ses mémoires sur la vie de nostre Guy de Tours, ne pouvoit souffrir les mots équivoques, qui sont à éviter dans notre feconde poésie, puisqu'ils impriment d'abord je ne sçay quelle image dans l'esprit, qui n'est pas celle que veut imprimer l'autheur.*

(1) P. 54,
(2) P, 61, S. I.

Il appelle le second et le troisiesme livre de ses Amours : Les souspirs amoureux en faveur de son Anne. *Ces trois derniers mots sont chocquans autant que le nom de* Rossa, *dont le plus delicat et le plus fleury de tous les poètes latins de notre siècle, Daniel Heinsius, a voullu baptiser sa maistresse. Est-il possible que ce grand personnage, qui sçeut tout, ait ignoré que le nom de* Rossa *est comme qui diroit* Rosse *et que ce mot odieux et ridicule parmy nous ne se prend jamais qu'en très-mauvaise part? Ne pouvait-il pas l'appeler Rose,* Rosa, *ou luy donner quelque autre nom digne de la beauté de ses vers latins, qui ravissent les plus délicats et qui l'esgalent dans les pensées aux plus riches de toute l'antiquité.*

« *Les petits poëmes du* Deffy de combat d'Anne et d'Amour, *sa chanson de l'*Amour endormy, *son* ode à Phœbus (1) *ont des graces et des beautez que toute la Grece approuveroit et dont le gentil Anacréon*

(1) Voyez page 70 et suivantes de ce volume.

luy-mesme fairoit beaucoup d'estat. La louange de la Brune, du pré de sa maistresse *et de* son Bocage *à luy-mesme, son Ode de* la mort d'un Papillon, *du* miroir de sa maistresse, de la Cigale *qui chante, à l'imitation des poëtes grecs et latins, tesmoignent assez qu'il avoit fortifié son beau naturel de la frequente lecture des bons livres et qu'il ne ressembloit pas à ces petits esprits orgueilceux de nostre temps, qui font des vers avant que d'avoir appris à les cognoistre. »*

F. Colletet passe ensuite au IVe livre, qu'il désigne comme troisième partie, considérant sans doute comme une seule partie les deux livres consacrés à sa maîtresse Anne. Cette suite est intitulée : Mignardises amoureuses en faveur de Nérée. *Ce nom, qui est probablement l'anagramme de Rénée, pourrait s'appliquer soit à Rénée La Belle, sœur de son Ente, soit à Rénée Hue avec le nom de laquelle il a fait un double acrostiche (T. **, p.* 65) *mais je ne puis à ce sujet former que des conjectures.*

« *Il a raison d'appeler ce livre* Mignar-

dises amoureuses, *continue le Biographe ; puisqu'en effet ce ne sont que baisers ardents, que délices et qu'extases, qu'il exprime assez délicatement pour un temps qui n'avoit pas encore toute la délicatesse du monde, qui pensoit à une autre guerre qu'à celle de l'amour, et qui sembloit être le siècle climaterique du Royaume et de ses fleurs de lys.*

Ces amours de Nérée sont suivis de quelques autres vers amoureux, faits en faveur d'une autre belle fille qu'il appelle Claude, et dont, en quelques endroits, il rime assez grossièrement le nom avec collaude, raude *et autres mots barbares, que le bon poète doit laisser au garçon de collége et de la pedanterie, et, comme ces derniers vers me semblent beaucoup plus froids que les autres, je ne m'eschauffe gueres aussy à les louer, ny à les citer dans cette page.*

« *La quatrième et dernière partie de ses œuvres est intitulée : Meslanges. C'est un recueil de toutes sortes de matières, de poèmes, de sonnets, d'odes, d'épigrammes, etc.* »

Galliot qui, en 1730, préparait une édition des vies de Colletet, et qui avait annexé quelques notes aux M. S. du Louvre, fait observer, avec raison, que cette division des œuvres de Guy de Tours en quatre parties n'est point de l'auteur, qui partagea ses poésies en sept livres, et que c'est à tort que Colletet a imaginé la sienne; mais qu'à celà près, il rend bon compte des œuvres du Poète.

Donnons-lui donc une dernière fois la parole, pour achever sa notice :

« *Le poème qui s'appelle* Le Paradis d'Amour, *dédié aux Nymphes de Tours, est un ouvrage assez bien inventé, en l'honneur des plus belles dames de cette ville; qu'il nomme et qu'il loue agréablement. Mais, pour ce que j'ay fait assez connaître la portée de son esprit, quelquefois inégal et qui produisoit de bonnes choses et de communes, je n'en parleray point davantage. Je diray seulement que cette quatrième partie, à tout prendre, vaut bien toute seule les trois premières; ce que l'on*

TAYLOR INS OXF

jugera facilement par la lecture des divers poèmes qui la composent.

« *Au reste je reconnois, par la lecture de ses vers, et notamment par l'Epitaphe d'un bon bourgeois de Tours nommé Palluau (T. **. p.* 95), *qu'il estoit capital ennemy de cette ligue, qui s'éleva de son temps en France, qu'il suivit toujours le party du Roi Henry IV, qu'il vesquit dans le sein de l'Eglise Romaine et qu'il n'haddera* (sic) *jamais à la religion prétendue réformée.*

« *Mais après tout, quelque mérite qu'il ait eu, je vois peu d'auteurs qui aient parlé de luy. Il est bien vray que le tesmoignage qu'en rend son fameux ami Beroalde de Verville en vaut cent à lui seul* : Uno Catone laudante, facile temnenda est aliorum reprehensio. « *Il mourut environ l'an* 1599, *ou à l'entrée de* 1600, *comme je le puis conjecturer par ses derniers ouvrages.* »

Galliot ajoute en note que l'abbe de Marolles, et La Monnoye en ont seuls parlé, assez dédaigneusement du reste.

Il prétend en outre que Guy était marlé

et président au Présidial de Tours ; mais la pièce sur laquelle il s'appuie est adressée non pas à la femme du poète, mais à celle de Victor Gardette, conseiller du Roy et son lieutenant général au pays et duché de Touraine.

Quant à l'époque où mourut notre poëte(1), *s'il est impossible de la fixer, je puis du moins la reculer jusqu'après l'année* 1611, *où il publia a Paris, chez Gilles Corrozet, un roman in-*12, *intitulé : Les Amours de Paris et de la Nymphe Œnone. On peut conjecturer qu'il abandonna Tours, peu après la mort de son père, pour aller demeurer peut-être jusqu'à la fin de sa vie, à Paris, où les deux seuls ouvrages de lui que l'on connaisse ont été imprimés.*

Et maintenant, Cher Octave, vous savez,

(1) Il était fort malade peu avant la publication de son livre, ayant été grièvement frappé dans un guet-à-pens que lui avait dressé un nommé Grelurette, avec qui il avait eu maille à partir ; mais il ne mourut pas de ses blessures.

sur le comte de Guy de Tours, tout ce qu'il m'a été possible d'apprendre. Je vous ai donné, sur ses poésies, mon opinion en quelques mots et celle beaucoup plus développée de François Colletet. L'œuvre est sous vos yeux ; il ne vous reste plus qu'à l'apprécier vous même.

Choisissez pour cela quelqu'un de ces beaux jours printanniers, où l'esprit et le cœur sont indulgents, et jeunes : allez, s'il est possible, la lire à requoy *dans quelque coin écarté* à l'orée *d'un bois, la tête à l'ombre et les pieds au soleil, bercé distraitement par le gazouillis de quelque ruisseau, les chants des fauvettes et les roucoulements des colombes.*

Car le livre que je vous présente, tout frais, tout ensoleillé, tout palpitant des joies passionnées du poète (défunt, hélas ! depuis trois siècles) est un livre de Printimps, de Jeunesse et d'Amour !

A vous de cœur,

PROSPER BLANCHEMAIN.

LES PREMIERES OEVVRES POETIQVES ET SOVSPIRS AMOVREVX DE GVY de Tours.

DEDIEZ

A Monſeigneur le Grand Eſcuyer de France.

A PARIS,

Pour NICOLAS DE LOVVAIN, tenant ſa boutique ſur le perron de la grand ſalle du Palais, vis à vis la gallerie par où lon va à la Chancellerie.

M. D. XCVIII.

Auec priuilege du Roy.

A TRÈS-NOBLE ET TRÈS-ILLUSTRE

SEIGNEUR, MESSIRE ROGER DE BELLEGARDE, GRAND ESCUYER DE FRANCE, CHEVALIER DE L'ORDRE DU ROY, PREMIER GENTILHOMME DE SA CHAMBRE ET CAPITAINE DE CINQUANTE HOMMES D'ARMES DE SES ORDONNANCES.

Vous desdiant ces vers, je ressemble aux oyseaux
Qui cerchent és-forests les arbres les plus beaux
Et les plus eslevez en la campagne claire
Des regions de l'air, pour y faire leur aire;
Afin que leurs petits esclos et bien munis
De vestemens plumeux au départ de leurs nids,
Pratiquent dedans l'air les chemins plus faciles
A desployer au vent leurs ailles imbeciles.
De mesme j'ai cerché cette insigne grandeur
Qui vous fait surnommer LE GRAND *par la rondeur*
De tout cet univers, pour choisir de la cyme
Un beau train dans le ciel à ma naissante ryme,
Ryme qui, en despit de l'envieux effort,
Deffendra vostre nom des rigueurs de la mort.

Magnanime Seigneur, en qui l'œil de la Franc
Void, comme en un miroir, toute son excellence
Ne me desdaignez point ; j'espère quelque jour.
Ayant pour phare heureux le feu de vostre amour,
Chanter à nos neveux les antiques faits d'armes
De vos nobles ayeulx invincibles gens-d'armes.
Et puis d'un vent plus fort ma trompette animânt,
J'envoyrai vos valeurs jusques au firmament,
Et comme mille fois vostre ardeur martiale
Vous a fait desdaïgner la menace fatale
De nos fiers ennemis, qui violant tous droicts,
Desirent envahir le sceptre de nos Roys;
Et comme pour le bien de nos françoises Gaules
Vous avez eu six ans le fer sur vos espaules,
La teste dans l'armet, le coutelas au poing,
Secourant nos Henrys et vous mesme au besoing.
Vous Princes, vous Seigneurs, dont la vaillance extrême
A remis en honneur le François Diademe
Et arraché des mains de nos fiers ennemis,
Qui jà dessus leur chef le pensoient avoir mis,
Pardonnez moy, benins, si j'ose temeraire
Dire qu'aucun n'esgale au mestier militaire
Ce TERME *des François, sur qui nostre repos*
Est sis comme le ciel dessus ses deux pivots;
Sous la valeur duquel nostre Roy se hazarde
Aux combats; car il est luy seul sa BELLEGARDE

O valeureux Roger, dont le courage prompt
Doit atterrer l'orgueil de ce fier Rodomont,
Levez de vostre armet la visière abaissée
Et d'une œillade en bas doucement enfoncée,
Regardez ce present, qu'entre tant de canons,
De soldats valeureux, de braves Gonfanons
J'appan dévotement aux pieds de vostre gloire,
Pour arrhes d'un plus beau que je rendray notoire
Avant qu'il soit longtemps, s'il vous plaist d'œillader
D'un bon œil ce premier qui desire aborder
Au paisible sejour du hâvre de vos graces,
Afin de s'asseurer encontre les menaces
Du Charybde envieux qui grondant de fureur
L'engloutira soudain, s'il n'a vostre faveur.

Votre tres-humble et tres-obeissant
serviteur

GUY DE TOURS.

A MONSIEUR GUY DE TOURS

AVOCAT

SONNET SUR SES AMOURS.

—

Grand est l'honneur, mon Guy que tu t'acquiers
En tes discours, soit qu'on te puisse entendre,
Dans un barreau, demander ou deffendre,
Soit que tu parle entre tes familiers.
Mais ce n'est rien au prix de ces lauriers
Tousjours vivans que la Muse sçait prendre
D'Apollon mesme, afin de les estendre
Dessus ton chef, pour tes justes loyers.
Les vers chantez en faveur de ton ENTE,
*Ceux d'*ANNE *aussi te donnent une attente*
Du mesme honneur qui fait vivre Ronsard,
Qui oseroit te nier telle gloire ?
Veu qu'en naissant les filles de Memoire
T'ont enrichy, comme luy, de cet art.

MOREAU DE NEUFVIZ.

QUATRAIN.

A Monsieur GUY, sur ses amours.

Guy, ne te vante plus que de ta docte veine
Soient escoulez ces vers adoucis par ta main.
Amour en est l'auteur, tu n'es que l'escrivain ;
Amour en a le los, tu n'en as que la peine.

J. Goulu.

—

ANAGRAMMATISMUS.

Micael-Guido.
Gaude-mi, Clio.

—

A Monsieur Guy de Tours.

Avec tant de diverses larmes
On a gemi dessous les armes
De l'Enfant prince de nos cœurs,
On a par tous les artifices
Que les amans trouvent propices
Fait voir de l'Amour les ardeurs :
De quelles pointes amoureuses,
De quelles flammes plus heureuses
Peux-tu doncques estre agité ?
Qui te fait, après tant d'atteintes
Repousser tes nouvelles plaintes
Pour une nouvelle beauté ?

Dieu ! que l'Amour a de puissance,
De secrets et de cognoissance,
Qu'il communique aux langoureux !
Dans son abondance tu trouves.
Aux doux ennuis que tu esprouves
Ces doux remedes amoureux.
Bien-heureux puisque tu peux dire
Le travail que ton cœur souspire,
A ta Maistresse le contant,
Et plus heureux puisque la belle,
Qui scait que tu brusles pour elle,
Recognoit que tu meurs constant.
Qu'ainsi ma nouvelle maistresse
Jette l'œil dessus ma destresse
Et reçoive mon amitié ;
Vueille l'Amour que je lamente
Aussi doucement que tu chante,
Pour enfin l'induire à pitié !

BEROALDE.

LE

PREMIER LIVRE
DES
SOUSPIRS AMOUREUX
DE GUY DE TOURS

Sonnets en faveur de son Ente.

I

Vous qu'esperance et fortune traitresse
Vont abusant, vous qui passez le jour
Assujectis sous l'empire d'Amour
Et sous la loy d'une ingrate maistresse;
Vous qu'un regret éternellement presse,
Vous qu'un soucy devore sans sejour ;
Vous qui sentez le bec de ce vautour
Qui châtia la faute larronnesse ;
Lisez ces vers, pour vos yeux seulement
Je les ay faits et non pour bravement
Me voir au chef la Delphique couronne :
A un tel bien je n'aspiray jamais !
Il me suffit si mon mal desormais
Par compagnie allegeance vous donne.

II

Lorsque Venus vit la beauté de celle
Qui fait les traits ès forges de ses yeux
Que Cupidon, le grand maistre des Dieux
Dedans mon cœur trop fierement recelle,
Dit, en pleurant : « Ha la belle Pucelle !
Se peut il voir sous la voûte des cieux
Nymphe qui ait le ris si gracieux,
Ny l'œil si beau ny la bouche si belle ?
Je croy que non ? Et si le beau Pâris
En Ide eust veu le pourpre de son ris
Et l'Orient de sa face adorée,
A ma beauté n'eust esté si courtois ;
Ains l'estimant seule plus que les trois
Que nous estions, l'eust du prix honorée ! »

III

Ni par le Ciel les estoilles errantes,
Ni par la mer les grands vaisseaux ramez,
Ni par les champs les Paladins armez,
Ni par les bois les feres bien courantes
Ni par les prez les fleurettes riantes,
Ni le fleutis des oiseaux emplumez,
Ni les ruisseaux de murmure animez,
Ni des jardins les herbes odorantes,
Ni les responds des parlantes forests,
Ni du soleil les courses et les raiz,
Ni la clarté d'une lune serene
Ne donne tant de plaisir à mes yeux
Que la beauté d'une Ente, dont les Dieux
Ont enrichi nos vergers de Touraine.

IV

Que gaignez-vous de m'estre si cruelle !
Ne pensez pas que votre cruauté
Fasse amoindrir ma ferme loyauté :
La cruauté ne peut rien decontre elle.
Tandis qu'aux os j'auray de la mouëlle
Et dans mon cœur quelque esprit arresté,
J'adoreray vostre extresme beauté ;
Et si j'y faulx, que meschant on m'appelle.
L'aveugle Archer du bel or de son trait
Si vivement en a peint le portrait
Dedans mon cœur sa demeure ordinaire,
Que ni le temps, ni la Parque, ni vous,
Ny vos rigueurs, ny vos aspres courroux,
Ny moy, n'avons pouvoir de l'en defaire.

V

Avec Amour ma Dame traversoit
A pas contez la largeur d'une prée
Vn beau matin que l'Aube diaprée
A se lever encore commençoit :
Jà l'Orient à longs traits rougissoit,
Sous le vermeil de sa face pourprée
Et jà desja dessus nostre contrée
Le nouveau jour peu à peu s'advançoit,
Mais aussitost que ceste belle Aurore
Eut veu le beau des beautez que j'adore,
S'alla cacher de vergogne qu'elle eut
De se voir moindre en divine elegance
Qu'une beauté de naturelle essence
Et en pleura, tant cela luy despleut.

TAYLOR INST. OXFORD

VI

On ne void tant sous une nuict seraine
De feux au ciel briller de tous costez,
On ne void tant en May de nouveautez
Par les jardins de ma belle Touraine ;
On ne void tant en Egypte d'Areine,
Qu'on apperçoit de divines beautez,
De Cupidons, d'honnestes cruautez
Dessus le sein de ma chaste Sereine.
Là deux tetons couronnez de rubis
Bossant un peu leurs trop justes habits
Sous un cambré rondement apparoissent ;
Là mes desirs, là mes affections
Là mes amours privez de fictions,
Là sans espoir mes esperances paissent.

VII

Ville de Tours, honneur de ma naissance,
Ne pense pas que pour tant de bons fruicts
Qu'abondamment tous les jours tu produicts,
Dicte tu sois le jardin de la France.
Pour ce sujet tu n'as la jouyssance
D'un tel honneur, qui fait que tu reluis
Par tout le monde et qu'icy tu jouys
D'un los, sur qui le trespas n'a puissance.
Sont les beautez de ceste Ente, mon Tours,
A qui, loyal, j'ay voué mes amours,
Qui te font vivre en une telle gloire :
Sont ses beautez qui sont ces belles fleurs
Et ces bons fruicts qui font que tels valeurs
Sont pour jamais au temple de Memoire.

VIII

Voicy le coudre où ma saincte Angelette
Se vint asseoir pour y prendre le fraiz
Et pour s'armer à l'encontre des raiz
Que le soleil du trebuchet nous gette.
Voicy le coudre où je la vy seulette,
Où mes deux yeux humerent à longs traiz
Le doux venin qu'enfantent ses attraiz,
Attraiz autheurs de ma flamme secrette.
Ce l'est vrayment, et pour ce, mes Amis,
En reverant la beauté qui m'a mis
L'amour au cœur, beuvons sous sa ramée :
Sus que chacun tarisse jusqu'au fond
Autant de fois ce goubelet profond
Qu'y ay de fois baisé ma bien-aymée.

IX

Je ne voy rien que moy seul douloureux,
Soit par les prez, ou soit par les boccages,
Soit par le vuide, ou par les marescages,
Ni que moy seul miserable amoureux.
Les papillons, par les prez odoreux
Les cerfs legers à l'abry des fueillages,
L'oiseau par l'air, les poissons aux rivages
Traittent l'amour et vivent bien heureux.
Mesme je voy que le rampant lierre
A son plaisir estroittement enserre
Des grands ormeaux le tige nouailleux ;
Bref par les prez, par les bois, par le vuide
Par les ruisseaux, mon Cousin, je ne cuide
Qu'il y ait rien plus que moy malheureux.

X

Petit contouer, où ma gentille Dame,
A la faveur des tenebres du soir,
Aupres de moy se souloit venir seoir
Pour discourir de nostre saincte flame,
Quand je te voy sans elle, je me pâme
Et suis contraint de la mort recevoir,
Car tout autant que je suis sans la voir
Je suis sans cœur, sans pouvoir et sans ame.
Elle est mon Tout; d'elle entierement sort
Mon bien, mon heur, mon destin et mon sort,
Mon amitié, mon soing et mon envie,
Et tout ainsi que le chaud du soleil
Donne estre à tout, le feu de son bel œil
Me donne force, accroissance et la vie.

XI

Puisque les champs jouyssent de ma belle
Je veux quitter les villes et les cours,
Je ne veux plus demeurer dedans Tours
A celle fin d'habiter avec elle.
Desja Venus s'est faite pastourelle
Et son enfant, le Prince des Amours,
Apprend desja les champestres discours
Pour luy tenir une escorte fidelle.
L'honneur, le bien, les graces, les beautez
Les jeux, les ris y vont de tous costez,
Fuyant l'orgueil et la pompe des villes.
Allons y donc; suyvons ces Deitez !
Il est de fer qui demeure aux citez,
Puisque les champs ont choses si gentilles.

XII

De quel present, de quelle recompense
Pourrois-je bien, Cousin, recompenser
Ce tant heureux agreable penser
Qui me fait veoir ma Dame en son absence ?
Si j'estois Roy, de prodigue despense
Je luy ferois un beau temple dresser
Où chacun jour je l'irois encenser
Haut invoquant sa divine puissance.
Par ce penser, mon Cousin, je ne suis
Jamais absent de ma Dame et ne puis
Croire qu'ell' soit absente en son absence.
Par lui tousjours je l'ay devant les yeux,
Je l'ay au cœur, je la trouve en tous lieux
Et prés de moy nuit et jour je la pense.

ELEGIE

Puisque tu veux sçavoir, Maistresse, en quelle sorte
Je vy loin de ton œil qui tout mon bonheur porte,
Et quels sont mes esbats, et à quels passetemps,
Attendant ton retour je despense le temps,
Lis cet escrit, Maistresse, où sans fard et sans feinte,
Ainsi qu'en un tableau telle chose est despeinte.
Helas ! je ne vy pas ! ou je vy tout ainsi
Que faict loin de Phœbus le jaunissant souci.
Helas, combien, helas ! ton absence, ma Dame,
M'eust elle mis de fois sous la commune lame,
Sans ce divin espoir qui m'a tousjours traicté
Et comme son enfant cherement alaicté,
M'accompagnant toujours, asseurant mon attente
De luy faire revoir les beaux yeux de mon Ente,

Son or fin estallé en forme d'un croissant,
A l'entour de son front sans fraude rougissant,
Les roses et les lyz de sa poupine joue
Et sa bouche vermeille où Mercure se joue
Entre mille devis, bouche qui souriant
Nous monstre des joyaux autant que l'Orient
Et nous emmusque plus de ses douces haleines
Que le musc enfanté des Arabiques plaines,
Son sein plus blanc que laict et les rouges boutons
Enchassez au sommet de ses jeunes tetons.
Il ne me reste plus qu'à t'escrire, Ma Dame,
A quels ebatemens je devide ma trame.
C'est à me promener par les lieux esgarez
Au travers des taillis du peuple séparez
N'ayant avecque moy, pour compagnon fidelle
Que le seul souvenir d'Adrienne la Belle,
Souvenir qui toujours au cœur me demourra
Et qui fidellement avecques moy mourra,
Afin que sous la terre encore il me souvienne
Aussi bien que dessus de ma Belle Adrienne,
Puis, en ce souvenir, et ayant le regard
Tout noyé de mes pleurs et tourné de la part
Où tu sejournes trop pour moy trop miserable,
C'est de dire ces mots d'un accent pitoyable:
—«Ha! chasteau de Bagneux, que je t'estime heureux
Non pour estre avoué d'un seigneur valeureux,
Non pour avoir un mur dont le flanc et le feste
Ne craignent des canons l'homicide tempeste,
Non pour tes grosses tours, non pour tes bastiments
Superbement levez dessus leurs fondemens,
Mais pour estre honnoré de l'heureuse présence
De celle en qui les Dieux ont mis toute excellence,

De celle qui me fait pour sa perfection
Supporter les tourmens que supporte Ixion.
« Et toy, Parc, qui la vois souvent sous ta fueillée
Seule se promener en sa cotte habillée,
Discourant à part soy de nostre sainct amour
Et du jour souhaitté de son heureux retour.
Et vous pareillement, o délicates prées,
Proches de son séjour, où toutes les vesprées
Elle va s'esgayer, apres que le soleil
A faict place à la nuict courrière du sommeil,
Menant avecques soy une trouppe de Phées
En leurs propres cheveux poupinement coiffées
Et simples en habits, afin de mieux baller
Et au son de leurs voix leurs dances esgaller.
« Vous aussi, petits vents. qui d'haleines doucettes
Rafraichissez les lys de ses blanches cuissettes
Et le mont cotonné de son beau Paradis,
Quand ell' tourne la volte et qu'à bonds arrondis
Quelque jeune mignon l'esleve par le vuide
Et comme un peloton la tourne et la devide. [pouvez
« Mais quoy, chasteau, parc, préz et vents, vous ne
Comprendre le bonheur que d'elle vous avez ;
Car vous n'estes vestus d'affections humaines,
De muscles et de nerfs, de tendons et de veines,
Ainsi comme je suis, ny n'avez jugement ;
Mais aussi comme moy vous n'estes en tourment,
Vous n'estes affligez, vous n'estes point malades
Et n'endurez d'amour aucunes algarades.
Que dy-je malheureux ! sa divine beauté
Ne peut-elle aussi bien flechir la dureté
Des rochers ? Il n'est rien en la mere nature
De si dur, que le beau de ceste créature

N'amollisse soudain et ne rende vivant,
Fusse le diamant qui naist sous le levant,
Fusse l'acier, le fer, ou l'aimant ou le marbre
Ou le cœur endurci d'un rocher ou d'un arbre. »
Maistresse, voilà donc comment loin de tes yeux,
La retraite d'Amour, le séjour de mon mieux,
Je vy et je m'esbats, si c'est s'esbatre et vivre
Que de n'estre jamais de tristesse delivre.

XIII

Certes je fais à mon ame dolente
Tout en un coup mille biens concevoir
Pensant à ceux que je dois recevoir
Le jour heureux que reviendra mon Ente.
Il ne faut plus, mes yeux, qu'on se lamente ;
Car c'est demain que nous devons avoir,
Comme on m'a dit, le bien de la revoir
Et de baiser sa bouche d'Amarante.
Mon Dieu que d'aise ! Il me semble desja
Que son bel œil, où Amour engagea
Ma liberté si tost que je l'eu veue,
En me riant doucement me semont
De luy baiser et la bouche et le front
Et les tetons de sa poitrine nue.

XIV

Que maint beau fruit jaunisse nos vergers,
Que les beaux lis et les roses vermeilles
De toutes parts estallent leurs merveilles,
Que tout soit plein de parfums estrangers ;
Que du Printemps les oiseaux messagers
Mille chansons desgoisent sous les fueilles,

Que l'ailé camp des celestes abeilles
Decoupe l'air de ses cerceaux legers ;
Que le sablon de mon Loyre se change
En celuy là de Pactole et de Gange,
Son eau soit calme et pleine de douceur ;
Que toute chose apparoisse riante,
Car ce jourd'huy doit revenir mon Ente,
Mon amitié, mon amour et mon cœur.

XV

Bonjour mon Tout, mon Bien et mon soulas,
Bonjour mon cœur, mon œil et mon envie,
Bonjour mon sang, mon esprit et ma vie,
Bonjour m'amour, ma prison et mes lacz !
Hé Dieu ! combien ay-je poussé d'helas
Dedans le ciel, et combien, ô m'amie
Depuis le jour que me fustes ravie
Ay-je esprouvé l'angoisse du trespas !
J'ay tant de fois senti ses escarmouches
Que si j'avois cent langues et cent bouches
Je ne pourrois toutes vous les conter;
Mais c'est tout un, ô beauté que j'adore !
Puisque j'ay l'heur de vous revoir encore ;
Un seul baiser me pourra contenter.

XVI

O doux baiser, fils d'une bouche pleine
D'ambre, de musc de girofle et d'encens,
De nard, de mirrhe et d'œillets rougissans
De thim, d'anis, de franche marjolaine.
O doux baiser, dont la suave haleine

Embla mon cœur et brouilla tous mes sens;
O doux baiser qu'à toute heure je sens
Au plus profond de ma maitresse veine.
O doux baiser, plus doux que toutes choses,
Qui me changeas en cent métamorphoses
De ta douceur enyvré doucement
O doux baiser, tout confit de Nepenthe
Et de nectar, cher present que mon Ente
Me fit hier à son avenement.

XVII

Mon Dieu ! mon Dieu! que ma Dame estoit belle
Hier au soir en habit damoiseau.
Il n'a rien veu en ce monde de beau
Qui ne l'a veuë en robe damóiselle.
Elle sembloit une Venus nouvelle
Et tout autour de son soleil jumeau
Et de sa joue un escadron nouveau
D'Amours voloient à petit branle d'aille
Dessus son front ses cheveux garansez
Estoient, poupins, l'un dans l'autre enlacez,
Sa gorge estoit d'un carquan prisonniere,
Qui sur son sein à petits nœuds pendoit
Et là remply de lueur espandoit
Un jour qui l'autre effaçoit de lumiere,

XVIII

Mon amour croist et celuy de ma Dame
De jour en jour se va diminuant;
Plus mon feu croist, plus le sien va tuant,
Plus je la prise et plus elle me blasme.
Plus je luy dy qu'elle est seule mon ame

Plus mes propos elle met au neant,
Plus je la suy et plus me va fuyant
Plus elle est sourde et plus je la reclame.
Plus je me dy son humble serviteur
Plus elle dit que je suis un menteur
Et qu'autrepart mon amitié demeure,
Si qu'il faudra, ainsi désespéré
De son amour, où j'avois aspiré
Trop follement, que follement je meure,

XIX

Yeux le mirouer du ciel et de nature,
Yeux où se tient la cour de Cupidon,
Yeux, non pas yeux, mais un double brandon
Qui m'ard le cœur d'un feu qui tousjours dure.
Voyez, pour Dieu ! la peine que j'endure
Et me servez de phare et de guidon,
Où je pretends rencontrer le guerdon
Que mon service à bon droit se procure
Las ! vous sçavez, beaux yeux clairement pers
Qu'il y a bien trois ans que je la sers
Et toutesfois mon service fidelle
N'a rien receu de son bien merité :
Helas ! beaux yeux, ce n'est pas l'équité !
Je vous en prends à tesmoings devant elle !

XX

J'ay retrouvé ma liberté perduë,
J'ay retrouvé mon plus riche tresor,
Qu'amour cachoit dans une tresse d'or
Sur un beau front en double arche tenduë.

Ha ! que je doy caresser ta venuë,
Discord heureux ! Ha ! que je dois encor
M'en resjouir ! Par elle je suis or
Libre et ma foy n'est plus en rien tenuë.
Pour ce bienfait, ô discord, je te veux
Donner chasque an, plein de zele et de vœux,
Maint holocauste, et mainte offre te faire
Sur un autel que je te dedieray,
Où à chacun hautement je diray
Que quelquefois tu nous es necessaire.

XXI

Las ! qu'en Amour je suis infortuné !
Toutes les fois que ma chere maistresse
A volonté de me faire largesse
De ses baisers, je suis importuné.
Tousjours quelqu'un à nuire destiné
Rompt ses desseins et fraude ma liesse.
Si que je n'ay souvent qu'une tristesse
Au lieu du bien qui m'estoit ordonné.
Non ! je voudrois que la fiere tempeste
En cent morceaux eust escrasé la teste
Du malheureux qui m'osta le moyen
Hier au soir de baiser ma Carite
Et qui causa que pour lors mon merite
Fut seulement recompensé d'un rien.

XXII

Ce brasselet, que je gardois pour gage
De nostre ferme et sincère amitié,
S'est à la fin rompu par la moitié
Sans luy avoir pourchassé nul outrage.

Je ne sçay pas que veut un tel presage ;
Mais je sçay bien que si n'avez pitié
De ma douleur, que vostre mauvaistié
M'affranchira de l'amoureux cordage ;
Et tout ainsi que le temps a cassé
Ce brasselet dont j'estois enlassé,
Vostre rigueur, qui trop longue m'offense,
Pourra casser ma constance et ma foy.
Hé ! qui voudroit endurer tel esmoy
Si longuement sans espoir d'allegeance ?

XXIII

En quelle part du ciel, en quelle idée
Estoit l'object d'où la nature a pris
Ceste beauté dont mon cœur est espris,
Et dont mon ame est trop affriandée ?
Il ne peut estre icy bas regardée
Nymphe qui ait et l'œillade et le ris
Tant amorcez des appas de Cypris,
Le teint si beau, la voix si mignardée.
Qui ne l'a veue, il ne scait pas comment
Amour offense et guerit un amant,
Comme en ses lacz toute chose il enserre,
Comme il se fait le monarque des Rois,
Le Dieux des Dieux, et comme sous ses loys
Il met le ciel, l'air, la mer et la terre.

XXIV

Par vos beaux yeux où la délicatesse
Rit comme en ceux de la belle Venus,
Par vos cheveux brunettement menus,
Par l'embonpoint de vostre gentillesse,

Par vos propos si remplis de sagesse,
Par vos beaux doigts legerement charnus,
Dont mille cœurs sont prins et detenus,
Par vostre port tout remply d'allegresse ,
Par vostre jouë à la rose pareille,
Par vostre bouche où la mignarde abeille
Forme en tout temps son nectar savoureux,
Par nos Amours, ma Dame, je vous jure
Qu'à vostre honneur je ne fis oncq injure !
Qui le feroit seroit bien malheureux.

XXV

Si d'elle plus, mon cœur, tu te racointes,
Si plus tu vas son amour recerchant,
Puisse-le ciel, comme d'un fait meschant
Te foudroyer de son foudre à trois pointes.
Ne vois-tu pas que ce ne sont que feintes,
Que ce n'est rien qu'un parler allechant,
Qu'un beau semblant, qu'un Sireinien chant,
Qu'un haim caché sous des paroles sainctes.
S'elle t'aymoit ainsi comme elle dit,
Tu aurois plus sur elle de credit,
Et quelquesfois, d'un baiser secourable,
Adouciroit la rigueur du tourment
Qui sans repos te martyre en l'aymant,
Cent mille fois plus que toy miserable.

XXVI

L'object sacré de ta beauté, Maistresse,
Me fait passer le mal dont la rigueur
Martire, gesne et tourmente mon cœur
D'une trop longue et fascheuse detresse.

Voilà pourquoy l'œil si souvent je dresse
Or sur ton front où se campe l'honneur,
Or sur ton sein, des graces gouverneur,
Or sur ta jouë et ores sur ta tresse.
Ainsi qu'on void à l'abord du soleil
S'enfuir la nuict, ainsi s'enfuit mon dueil
Quand je te voy si parfaitement belle !
Quand j'appercoy tant de graces en toy,
Tous mes ennuys s'escartent loin de moy,
Tant tes beautez enchantent ma cervelle !

XXVII

Or que la nuict doucement se promene,
Parmy le ciel, dans son coche estoilé,
Ayant le tour de son bandeau voilé,
Pour donner treve à toute chose humaine ;
Je veille, j'ards, je pense et me demene,
De trop d'amour et de rage affolé,
Dedans mon lict, sans estre consolé
Que de l'espoir d'une Parque prochaine.
Vien doncques, vien, Parque, me secourir !
Ne tarde plus ; j'ayme trop mieux mourir
Tout en un coup par ton traict qui tout donte,
Que de languir, chetif, si longuement
En si cruel et pénible tourment :
Douce est la mort d'autant plus qu'elle est prompte.

AMOURETTE

Ma belle, blanche Pucelette,
Mignardelette, doucelette,
Dont le beau teton verdelet
Est plus blanc que neige et que laict,

Dont le beau visage ressemble
A la rose qui porte ensemble
La blanche et la rouge couleur,
Pour flatter un peu ma douleur,
Ma belle blanche pucelette,
Doucelette, mignardelette,
Monstre moy tes cheveux orins,
Luisans, espars à menus brins
Autour de ta face vermeille;
Monstres-moy ta gorge pareille
Au teint du marbre Parien,
Au teint de l'yvoire Indien;
Monstres-moy les vives prunelles
De tes yeux pareils aux estoilles,
De tes yeux si gayment assis
Sous les arcs bruns de tes sourcils.
Monstres-moy ta rosine jouë
Que Cyprine pour sienne avouë.
Monstres-moy ce Cytherien
Dessus ce pourpre Tyrien.
  Donnes ta bouche coraline
A celle fin que je la bine,
Que je la bine bellement,
Doucement, colombellement;
Que je la bine en telle sorte
Que hors de moy mon ame sorte.
  Ha! tu suççes de ton amant
Le meilleur de l'entendement,
  Ha! belle blanche pucelette,
Mignardelette, doucelette,
Tes baisers penetrent son cœur;
Tes baisers suççent sa vigueur

Tu le destruis et le consommes!
Caches, caches ces belles pommes,
Ces beaux tetons sous leurs habits;
Caches ces deux petits rubis
Qui si richement les couronnent
Et de maintz raiz les environnent.
  Ton sein n'est qu'ambre et que parfum
Tu n'as, mignarde, membre aucun
Qui n'enfante mille delices,
Mille amoureaux, mille blandices,
Mille Carites, mille ris
Mille gaytez, mille Cypris
  Caches, caches donc Pucelette,
Doucelette, mignardelette,
Ton sein qui le met au tombeau,
Par l'abondance de son beau.
  Ne vois-tu que je meurs, mignonne?
Ne vois-tu que la mort felonne
Me blesse de son trait pointu?
Ainsi my-mort me laisses-tu?

ODE

Comme un certain homme miroit
Ceste beauté que tant je louë,
Or ses yeux clairs il admiroit,
Or le cynabre de sa jouë.
Or' ses cheveux en tortillons,
Ores son col, or' ses mains blanches,
Ores ses bras greslement longs.
Ores le geste de ses hanches,
Or' les articles de ses doigts
Pareils aux blanchastres gelées

Qui glacent du froid Polonois
Les eaux, les monts et les vallées,
Ores sa bouche mille fois
Plus douce que le doux breuvage
Qui desaltere quelquefois
Les Dieux, et ores son langage
Si persuasif et disert
Et plein de si douces merveilles
Que d'esprit il me rend desert
Si tost qu'il me touche l'oreille;
Puis en soy tout esmerveillé
Me dist : Guy, que cette maligne
M'eust de filets appareillé,
S'elle t'eust esté plus benine.

XXVIII

Meschante main, tu merites la mort
D'avoir si fort outragé ma guerriere.
Par toy, meschante, une triste rivière
De ses beaux yeux en abondance sort.
Beaux yeux, helas ! d'où s'escoule mon sort,
Redonnez-vous vostre beauté première ;
Car je m'en vay la mettre prisonniere
Et la lier d'une chaisne bien fort.
Pour dignement recompenser son vice,
Je vay luy faire endurer le supplice
Tel qu'endura celle de ce Romain,
Qui transporté de rage et de furie
D'avoir failly le prince d'Hétrurie
Mist en un feu son innocente main.

ELEGIE

De parfums Sabeans ni de priere aucune
De vœux ni d'oraisons les Dieux je n'importune,
Comme un tas d'affamez pour tenir un tel rang
Que tenoit icy bas Alexandre le grand,
Que tenoit un Cœsar lorsque de tout le monde
Sa belliqueuse main portoit la pomme ronde,
Ou pour avoir tout l'or que l'avare marchant
Par cent mille trespas aux Indes va cerchant,
Ou tous les beaux joyaux que la mer Erythrée
Etincellans fait voir sous son onde vitrée;
Toutes ces vanitez ne me font point plier
Les genoux aux autels, ni les Dieux supplier.
Mon Tout, si je leur fais quelqu'offrande ou priere
Quelque holocauste saint de devote maniere,
Ce n'est pour estre Roy, mais bien pour avoir d'eux
Cest honneur de pouvoir nous entr'aymer tous deux,
De me faire despendre en te servant, Maistresse,
Ma vie, mon esprit, mon sang et ma jeunesse,
Et apres un long temps nous faire par Caron
Ensemble trajecter le fleuve d'Acheron,
Pour aussi bien qu'icy sous les douces friscades,
Sous les mirthes sacrez le long des palissades
Couvertes d'orangers, au champ Elizien
Cueillir de nos amours le plaisir et le bien.
Voilà pourquoy je fais des prieres, maistresse,
Et non pas pour me voir abondant en richesse.
Pourveu que je sois tien et que mienne tu sois,
Il ne me chault de l'or des Princes ni des Rois.
Je pourrois bien passer ma jeunesse et ma vie
Sans or et sans argent, et non sans toy, m'Amie

Tu és seule mon bien, mon or et mon argent !
Fussay-je Roy, sans toy je serois indigent.
Non ! non, la pauvreté ne fera point, Madame,
Que je ne t'ayme mieux mille fois que mon ame.
Plus que l'or et l'argent j'estime la vertu,
L'honneur et la beauté dont ton corps est vestu.
Y-a-t-il diamant, rubis, perle d'élite,
Esmeraude, Saphir, Opalle qui merite
La moindre des vertus qui decorent ton corps ?
La vertu mille fois vaut mieux que les tresors.
Il faut premierement acquerir la sagesse :
La sagesse aux humains est la seule richesse.
Que servent ces tresors, que servent ces grands faix
De ducats et d'escus ? que servent ces buffets
Pompeusement chargez de maint precieux vase ?
Que servent ces logis si tapissez de gaze ?
Les biens ni les grandeurs ne nous soulagent point,
Ni ne servent de rien quand quelque mal nous point.
Ils nous nuisent plus tost ; car l'execrable envie
Qu'avons d'en amasser nous tourmente la vie.
Au contraire l'amour nous console tousjours
Et nous fait avaller plus doucement nos jours.
Mesme apres le trespas il chatouille nos ames
Et nos corps inhumez sous les ombreuses lames.
Or je suis resolu de faire plus de cas
De tes belles vertus que non pas des ducas :
L'argent est moins que l'or et l'or que la sagesse ;
J'aurai doncques assez, en t'ayant, de richesse,

AUTRE ELEGIE.

Que je hay ces vieillards qui pensent m'arracher
L'amour que je te porte, à force de prescher

Que tu n'as des moyens, cuidant que ma jeunesse
Appete autant de biens que leur sotte vieillesse.
  Malheureux incensez qui de rien ne font cas,
Sinon que des escus, sinon que des ducas,
Si non que des joyaux qu'avec si grande peine
Des pays estrangers en France ou nous ameine,
Comme si en l'argent, en l'or et au moyen
Et non en autre bien consistoit le vray bien.
Tu es plus riche qu'eux ; car la vraye richesse
Et le souverain bien consiste en la sagesse.
Cil qui est sans sagesse et sans vertu n'a rien
Eust il dessous sa loy le globe terrien ;
Et cil qui est sans or et sans nul héritage
Est plus riche cent fois que Crasse, s'il est sage.
  Mesme en ces vanitez tu es plus riche qu'eux.
Et au prix de tes biens, ils ne sont que des gueux.
Sçauroient ils avoir or en leur coffre, maistresse,
Si fin et si luisant que celuy de la tresse ?
Argent si clair et net que celuy de ton front,
Où l'honneur et l'amour leur demeurance font ?
Ebene si noircy que celui qui s'encline
Sur tes yeux mes Seigneurs en double arche ebenine ?
Deux Saphirs dont l'azur soit si délicieux,
Si beau et si sereïn que celuy de tes yeux ?
Cynabre si plaisant que celui de ta joue ?
Marbre si blanchissant que le marbre qui nouë
Sur ton sein eslevé en deux flots arrondis,
D'Amour et de mes yeux le plus cher Paradis ?
Coral si rougissant que celuy de ta bouche
Pleine d'ambre et de musc, où personne ne touche
Qu'amour qu'on void tousjours folastrer au dedans ?
Dyamans si naïfs ne si fins que tes dents ?

Rubis si precieux que ceux qui aboutissent
Tes tetons qui poupins en leurs raiz s'esjouyssent,
Monstrant honnestement par leur ferme rondeur
De tes chastés desirs le desir et l'ardeur !
Quoy ! ces pauvres badins sçauroient-ils voir encore
Dix perlettes de choix fillettes de l'aurore
Qui soient telles que sont celles qui de tes mains
Finissent richement les dix frères germains ?
Non, non, ils ne sçauroient ; car tout ce que nature
Avoit peu conserver d'une soigneuse cure,
De rare, d'excellent, de parfait et de net,
Depuis mil ans en ça dedans son cabinet,
Le jour que tu nâquis, elle t'en fit un offre
Et pour t'en enrichir en appauvrit son coffre,
Tellement qu'au dedans il ne demeura bien
En aucune façon qui mérite le tien.
Cessez donques, cessez vieillars, de me reprendre
Et de plus après moy vos paroles despendre ;
Car l'homme n'est point fol, ny n'est point animal,
Qui cerche les vertus et déteste le mal.

LA PUCE.

Petite puce, ainçois petite peste,
Trop fièrement aux pucelles moleste,
Je ne pourrois, o cruelle, en mes vers
Mesdire assez de tes faits si pervers
Et des tourmens que tu fais aux pucelles.
Tu poings leurs corps de morsures cruelles
Et sans pitié ores sous le teton,
Or' sur le sein, ore sur le menton,

Or' sur la cuisse, or sur le ventre et ore
Sur le mignon que mon penser adore,
Or' sur la fesse et ore sur le flanc,
Tu les meurdris et leur suççes le sang ;
Laissant au lieu de ta dure morsure
Long temps après une rouge blessure,
Dont bien souvent ont le cœur despité ;
Car ces rougeurs offensent leur beauté.
Souventes-fois ton aiguillon leur pince
Si vivement leur peau douillette et mince,
Que tu les fais par tout le corps fremir.
Par toy la nuict ell' ne peuvent dormir,
Ell' ont tousjours la main en sentinelle
Pour t'attraper, ore sur leur mamelle,
Or' sur leur ventre et ore aux environs
Du Paradis que tant nous désirons.
Pleust-il aux Dieux immortels que je peusse,
Quand je voudrois, me transformer en puce,
A celle fin que j'eusse le pouvoir
De manier, de taster et de voir
Le lieu pour qui ma trop dure maistresse
Me donne au cœur un monde de détresse
Si je sçavoy que les enchantemens
Que les vaisseaux, que les attouchemens
Dont Circe usa par estrange malice
Pour transformer les compagnons d'Ulysse
En vils pourceaux, fussent bons à muer
Un homme en puce et puis, sans le tuer,
Quand il voudroit, le rendre de puce homme
J'en userois, afin que quand le somme
Dedans le lict enveloppe les yeux
De la beauté dont je suis furieux,

Subtilement j'entrasse dans sa couche
Pour luy baiser les roses de sa bouche,
Pour manier et taster à souhait
De son beau sein les deux gazons de laict.
Pour librement, sur sa cuisse arrondie
Et sur sa fesse amplement rebondie,
Me promener et taire mille bonds,
Bref, pour la voir du chef jusqu'aux talons.
Puis ennuyé de telle mignardise,
J'yrois, tout plein du feu qu'Amour attize,
Dessus son sein, afin de luy humer
Toute l'humeur qui l'empesche d'aymer,
Et en son lieu luy mettre en la poitrlne
Le feu gaillard de la gente Cyprine,
Dont l'ardeur fait que nous nous entr'aymons
Et que d'enfans la terre nous semons
Et qu'imitant toute autre creature
Nous assemblons les outils de nature.
Mais aussitost que le feu de Cypris
De tous costez auroit son cœur espris
Et que l'humeur du tout seroit ostée,
Je laisserois ma figure empruntée
Et reprendrois celle qu'auparavant
J'aurois laissée et puis, Dieu sçait comment,
Voyant mon Ente en mes bras detenuë,
Pleine d'amour, courtoise et toute nuë,
Opiniastre à mon feu souslager,
Toute la nuict j'apprendrois à nager
Dedans la mer d'une beauté si belle,
Ore planant, ore noüant sur elle.
Toute la nuict en cent mille façons
Je baiserois les petits monts bessons

De son beau sein, et les vermeilles roses
Sur les replis de ses levres escloses,
Et tout folastre en si folastres jeux
Je n'aurois cesse à tordre ses cheveux,
A pratiquer cent mille mignardises,
Cent mille amours, cent mille gaillardises ;
A la taster ores hault, ores bas,
A la baiser, à prendre mes esbats,
Et luy montrer combien je suis adextre
A voltiger à droit et à senextre ;
Mais quand le jour s'en voudroit revenir
Je voudrais d'homme en puce devenir,
A celle fin de partir d'avec elle
Sans estre veu d'aucune sentinelle
Ou sans partir demeurer toût le jour
Dedans son lict, attendant le retour
Du soir, afin d'encore me rejoindre
(Homme refait) sans soupçons et sans craindre,
A ses costez, et par ainsi tous jours
En sureté jouir de mes amours.

XXIX.

Je voudrois estre, au profond de la mer,
Ou sur un mont, quelque roche insensible ;
Je voudrois estre une souche impassible
A celle fin de ne pouvoir aymer.
Pour aymer trop et pour trôp estimer
Une beauté rigoureuse au possible,
Je souffre au cœur un tourment si terrible
Qu'il n'en est point là bas de plus amer.

Dieux immortels, si la pitié demeure
Dedans vos cœurs, permettez que je meure,
Ou que je sois en marbre transformé ;
A celle fin qu'en si dure nature
Je puisse mieux supporter l'avanture
D'un miserable aymant sans estre aymé.

XXX.

Pardonne moy si je ne sçaurois croire
Bon Jupiter, que tu reçoives tant
De miel au cœur quand ton oreille entend
La douce voix des filles de Memoire,
Que j'en reçois, quand celle où vit la gloire
Et le guerdon que ma peine pretend,
Chante les vers qu'Amour en s'esbattant
Me fait gémir sur le bord de mon Loyre.
Telle douceur ne coulle de la voix
Du rossignol, alors qu'au plus doux mois
Par les buissons il courtize sa dame,
Que de la voix de celle en qui je vy
Il en couloit le jour que je la vy
Et que son chant amadoüa mon ame.

XXXI.

Plus que la mort je veux fuïr les lieux
Où la beauté qui mon ame tempeste
Trop fièrement me saccagea la teste,
Sur mes vingt ans, du foudre de ses yeux.
Je ne veux plus que mon mal soucieux
Tant de caquets ni tant de ris appreste ;
Ores je veux que la raison m'arreste :
C'est trop longtemps demeuré furieux.

Trois fois Phœbus à la perruque blonde
D'un nouvel an a serpenté le monde
Depuis, hélas ! que je suis amoureux
Et que je sers une fière excellence
Qui pour guerdon de mon obéissance
Comble mon cœur de soucis langoureux.

XXXII

Pardonnez-moy, je ne suis point jaloux !
Tant seulement je me fasche, Madame,
De quoy mon cœur mon esprit et mon âme
Si loyaument vous ayment maugré vous.
Hélas ! j'ay veu qu'aviez soucy de nous !
Mais maintenant je ne sçay quelle flame
Qui pour autruy tour à tour vous enflamme
A ce soucy mis sans dessus dessous.
Si que je suis aujourd'huy le dernier
De vos amans et j'estois le premier.
O qu'y a-t-il au monde plus fragile
Que l'amitié des femmes et leur foy !
Ah ! qu'à mon dam maintenant j'apperçoy
Estre certain ce qu'en a dit Virgile.

A MONSIEUR DE RONSARD,

ROI DES POETES FRANÇOIS.

Ronsard, d'autant qu'en vers tu me surpasses,
Et que tu as tout autre surpassé,
Celle dont l'œil m'a le cœur offensé
Passe ta dame en beautez et en graces.

Combien, Ronsard, à nos futures races
Et à nous mesme eusses tu delaissé
De plus beaux vers, si Amour t'eust poussé
Ainsi que moy dans de si belles nasses ?
Bien que tes vers soient tellement sçavans
Qu'ils n'ont laissé, Ronsard, à tes suyvans
Q'un désespoir d'imiter leur doctrine ;
Si eusses-tu d'avantage entrepris
Si l'Archerot fils aisné de Cypris
De ma Deesse eust touché ta poitrine.

POURTRAIT

DE SON ENTE.

I

Aux cheveux.

Cheveux frisez en mille crespillons
Et mignotez d'une tant bonne grace,
Qu'Amour n'a point une plus belle nasse
Ni les Zephirs plus beaux éventillons.
Ainsy qu'on void les cornus papillons
Voler joyeux sur quelque verde place,
Ainsi ce Dieu d'une joyeuse face
Vole dessus vos crespes tortillons.
O beaux cheveux ! o perruque menuë
Où est mon ame en prison detenuë
Et mille cœurs attachez et liez,
Si vous voulez que par toute la terre
On vous louenge au son de ma guiterre,
Encordez-la de vos brins deliez,

II

Au front.

Front bien poly, trosne de magesté,
Front yvoirin où la vertu se place,
Front où Diane, ainsi qu'en une glace,
Mire l'honneur de sa virginité ;
Front, marbre ainçois, où la divinité,
La gaillardise et la plus belle grace,
Le jeu le ris, ldalienne race,
Ont buriné toute leur déité,
Qu'un Vendomois, qu'un Belleau ne suis-je ore
Pour peindre au vif la beauté que j'adore
Et l'orient de ton lustre vermeil !
Sur toy, beau front, si proprement s'assemble
Le lys au teint de la rose, qu'il semble
Qu'en toi tousjours se leve le soleil.

III

Aux yeux.

Yeux, qui donnez à mes pensers des aisles,
Les eslevant de ces terrestres lieux
Pour les porter jusqu'au trosne des Dieux
Et leur monstrer les deïtez plus belles ;
Yeux, où d'Amour naissent les estincelles;
Yeux, dont l'azur est plus delicieux
A contempler que n'est celuy des cieux,
Ni que les yeux des douces colombelles ;
Yeux, non pas yeux, mais sphères de Cypris
Dont les rayons m'ont tellement epris

Qu'au lieu de sang mes veines sont de braise,
O beaux soleils non jamais embrunis
Que ce m'est d'heur d'estre votre Phœnix
Mourir pour vous, c'est mourir de trop d'aise.

IV

Aux oreilles.

O belle, jeune et rondelette oreille,
Dont le destour en ovale formé
M'a mille fois en therme transformé,
Voyant de près ta céleste merveille!
Trois, quatre fois je te supply, ne vueille
Qu'à mes hélas ton pertuis soit fermé.
Piteuse entend de mon cœur enfermé
Dans tes detours la douleur nompareille.
Si tu daignois un quart d'heure escouter
Les cruautez qu'Amour me fait gouster,
En t'adorant, belle oreille, j'estime
Que je pourrois rencontrer à la fin
De mes travaux la souhaitable fin
Et que mon vieil s'accord'roit à ma ryme.

V

Aux joues.

Quand je te voy, o nymphelette jouë,
Je pense voir quelque lys blanchissant
Baiser le teint d'un bouton rougissant,
Ou quelque œillet qui dessus le lait nouë.
Plus que ton teint d'aiglantine, je louë
Ces petits trous que ton ris blandissant

Au beau milieu de toy va batissant;
Car mon Seigneur à toute heure s'y joué.
Dans ces trous là cest Archerot vainqueur
Estoit caché le jour que dans mon cœur
Il mist le trait empenné de ta grace.
Il y estoit ; mais je ne le vy point
Sinon apres que sa fleche m'eust poingt
Et qu'il se fut emparé de la place.

VI

LA BOUCHE.

Sonnet aux Avettes.

Fille du ciel, ô menagere Avette,
Ne lasse plus tes vollans avirons,
Pour effleurer à petits becs larrons
Les belles fleurs qui naissent sur Hymette.
Sans te peiner d'une aussi longue traite,
Sur ceste bouche ou bien aux environs,
Tu peux suççer un millier de fleurons,
Maint Hyacinthe et mainte Paquerette.
Icy la fleur qui naquit d'Adonis
Croist à foison, ici sont êpanis
Les lyz, les tyms et le Girofle encoré ;
Mais garde toy, dêrobant leur douceur
Pour t'enrichir, qu'un brandon ravisseur
Ainsi qu'à moy le cœur ne te devore.

VII

Au col et à la gorge.

Col blanc et rond, gorge grasse et douillette
Qui soustenez ce petit univers,

Ce chef des chefs, dont les effets divers
M'ont mis au cœur l'amoureuse sagette.
Col un peu long, gorge un petit longuette,
Voulez vous pas que j'honore mes vers
De vos beaux lys qui n'ont peur des hyvers,
Ni de l'ardeur que l'avant-chien nous jette.
O col charnu, ton grasset embompoint
Comme beaucoup ne nous découvre point
Des nerfs tendus alors que tu te tournes ;
Tu es tout beau ! Et toy, gorge de Lys,
Tu es si belle en tes deux petits plis
Qu'en mes pensers sans cesse tu séjournes.

VIII

Aux mains.

O belle main, dont mon cœur est espris
O belle main dont la blancheur insigne
Est mille, mille et mille fois plus digne
Du present d'or que celle de Cypris.
De tes cinq doigts la richesse et le prix
Pourroient encore eschanger en un Cigne
Le puissant Dieu, pere du jumeau Signe
Qu'on voit flamber au celeste lambris.
O belle main ! ô main douce guerriere,
Main qui detiens mon ame prisonniere
Dans les filets de cet aveugle Archer ;
Si tu as soing d'estre de moy pourtraite
N'empesche plus ma main, quand je souhaite
Taster le mont de ce joyau si cher.

IX

Au ventre

Si le parfait consiste en chose ronde,
Comme il est vray, petit ventre refait,
Ventre poupin, tu es du tout parfait ;
Car rien plus rond ne se trouve en ce monde.
Ceste beauté qui s'engendra de l'onde
Puis engendra cet enfant qui me fait
Tant lamenter, ne l'avoit si bien fait,
Passant la mer dans sa coquille blonde.
Tu es tout doux, tout gras, tout rebondi,
Tout potelé, tout beau, tout arrondi,
Tout blanc, tout net, tout gentil et tout leste !
Mais si tu veux encore estre plus rond,
J'ay des outils, ventre, qui te feront
Beaucoup plus rond que la rondeur celeste.

X

A son compagnon.

O des Amours le repos gratieux,
O le tresor des tresors de mon Ente,
O petit mont, ô coraline sente
Qui peut tenter les hommes et les Dieux !
O mont feultré d'un coton precieux,
O paradis ! faudra-t-il que je tente
Ton vain pourtrait sans qu'au vray je contente
De la douceur mes esprits envieux ?
Croy-moy, tu fais, mon Ente, trop de conte,
En ta verdeur, de ne sçay quelle honte,
Honte qui fait que le monde defaut.

Non, non, ne crains ; ensuy-moy la nature,
Laissant la honte à ceux qui en ont cure :
Jamais en soy la nature ne faut.

XI

Aux jambes.

Pilliers d'argent qui fermes supportez
Ce beau logis, ceste espargne, où Nature
Et le forgeur de toute créature
Ont enfermé leurs plus riches beautez ;
Jambes de lyz qui toutes surmontez
A bien danser, monstrez vostre teinture,
Vostre longueur et de quelle peinture
Il faut trasser les greves que portez.
Dieux immortels, quelle vivante neige !
Que de blancheur ! helas, bons Dieux ! que n'ay-je
D'un seul Bunel la delicate main
Et son pinceau trempé dedans la cresme
Pour vous trasser. Si chose si supresme
Se peut trasser par artifice humain.

XII

Aux pieds.

Il ne faut plus qu'on me vante Tethis,
Royne des eaux et femme de Neptune,
Pour ses beaux pieds ; ceux de ma nymphe brune
Sont plus estroits et beaucoup plus petits.
Pieds asseurez, rondement aboutis
En dix orteils veufs de toute infortune.
Se peut-il voir Deesse sous la lune
Qui en ait deux si beaux et si gentis ?

Je suis heureux, vrayment, je le confesse,
Et trop heureux de quoy ma muse cesse
Son œuvre aux pieds d'un pourtrait si divin.
Donc pour finir au parfiit simulacre,
Devotieux, à tes pieds je consacre
Pour tout jamais mon principe et ma fin.

LE

SECOND LIVRE

DES

SOUSPIRS AMOUREUX DE GUY DE TOURS

SONNETS

EN FAVEUR DE SON ANNE.

C'est à ce coup, Muses, que je suis pris
Et qu'un bel œil triomphe de mon âme ;
C'est à ce coup que l'amoureuse flame
De tous costez me tient le cœur épris ;
C'est à ce coup que l'enfant de Cypris
Me fait au vray serviteur d'une Dame
Dont la beauté qu'en mes yeux je reclame
Du beau Troyen mériteroit le prix ;
C'est à ce coup que le ciel me condamne
Parfaitement d'aymer une belle Anne
Et d'embellir le monde de son nom.

Sus doncques sus, Pucelles que j'estime
Portez si loing les accens de ma ryme
Que l'univers soit moins que son renom.

II.

Clothon à peine autour de sa fusée
De mon printemps la trame devidoit,
A peine encor ma levre se bordoit
D'une toison brunettement frisée,
Quand un bel œil, d'une flame puisée
Du plus beau feu qui dans le ciel ardoit,
Eprit mon cœur qui point ne se gardoit ;
Et me rendit toute l'âme embrasée.
Cinq ans y a quê je suis tout en feu,
Et toutes fois eschauffer je n'ay peu
Le beau sujet de ma flame supreme.
O bel œil brun, semence de mon dueil,
Je t'accompare en effect au Soleil,
Qui brusle tout sans se brusler soy-mesme.

TAYLOR INST. OXFORD

III

Quand j'apperçoy les beautez de mon Ange,
Je m'esbahys que le pere des Dieux
Pour l'abuser et pour en jouyr mieux
En quelque Cygne encore ne se change ;
Qu'il ne se met sous la figure estrange
Ou d'un taureau, ou d'un or précieux :
Cent mille fois il a quitté les cieux
Pour des beautez de plus basse louange.
Danaë, Lede et ceste nymphe encor
Qui fut ravie à son pere Agenor
N'avoient le port ny le ris plus folastre.

Eh ! fut il donc une telle beauté
Que celle-là qu'en toute loyauté
Mon cœur adore et mon œil idolastre !

IV

Je pense errer là haut entre les Dieux
Et m'abreuver de nectar à leur table,
Quand j'apperçois la clarté delectable
De cest œil brun d'où s'escoule mon mieux.
Il fait beau voir la lumière des cieux
Et du printemps la grace peu durable ;
Il fait beau voir, dessus l'Indique sable
Le diamant reluire précieux ;
Il fait beau voir l'Aurore diaprée
Sortir gayment de sa couche pourprée
Peinte de fleurs ; mais il fait plus beau voir
L'œil que mon œil si chastement adore ;
Car de luy seul le Soleil et l'Aurore
Et le Printemps empruntent leur pouvoir.

V

Tu conseillois à ta germaine Elise
D'aymer le frere au petit Cupidon
Qui des fureurs du Dolope brandon
Dessus son dos sauva son pere Anchise ;
Et luy disois : Ma sœur, que plus je prise
Que la clarté dont Titan nous fait don,
Que tu verrois en grand honneur Sidon,
Si ce Troyen à femme t'avoit prise.
Et luy disois qu'il n'estoit sous les cieux
Rien aux humains de plus delicieux
Que cest Archer et sa flame supreme.

Doncques pourquoy ne veux tu point aymer,
Toy qui d'amour la voulois enflammer?
Laisses ta sœur et songes pour toy mesme.

VI

Que dans ceste eau ne la tiens-je aussi nuë
Que j'y suis nud! imitant les tritons,
Les Esturgeons, les Dauphins et les Tons,
Je f'roy l'amour sur la greve menuë;
Je baiseroy sa gorgette charnuë
Et le vermeil de ses jeunes tetons,
Blancs et polis comme deux pelotons
De laict caillé ou de neige chenuë.
Je mignott'rois ses cheveux gredillez,
Confusement sur l'onde esparpillez,
Dont Cupidon mille cœurs encordelle;
Puis j'essayrois, ainsi que le poisson,
Par quelque belle et gentille façon,
Au prochain bord de frayer avec elle.

VII

J'auray tousjours au plus beau de mon ame
Du mois d'avril le vingt-uniesme jour;
Car ce jour là le puissant Dieu d'Amour
M'eprint le cœur de sa gentille flame.
En ce jour là, j'eus l'heur de voir ma Dame,
De votr son front, des graces le sejour,
De voir ses yeux, où folastre à l'entour
Cet Archerot dont la fleche m'entame.
O jour heureux! en qui ma puberté
Heureusement perdit sa liberté
Qui maintenant heureuse est asservie

Avec mon cœur dessous l'heureux pouvoir
D'une beauté qui fait d'ordre mouvoir
Les pas suyvis du sphere de ma vie.

VIII

Jeune beauté, merveille de nostre age
Je t'aime tant que je voudrois avoir
Cent et cent cœurs afin de te pouvoir
Aymer cent fois et cent fois d'avantage.
Hé Dieu ! que n'ay-je à l'entour du visage
Ainsi qu'Argus cent yeux pour mieux te voir;
Que n'ay-je aussi, pour mieux te concevoir,
Autant d'esprits que par l'air il en nage !
Pour bien aymer tant et tant de beautez
Qu'on voit reluyre en toy de tous costez,
C'est peu d'un cœur, ma Dame,
Et c'est trop peu de deux yeux pour les voir,
Et pour en soy toutes les concevoir
C'est trop peu que d'une âme !

IX

Ceste beauté, pour laquelle je porte
Les pleurs aux yeux, le soucy sur le front,
Hier au soir ourreloit, d'un doigt prompt,
De la Hollande, estant size à sa porte.
Et là ce Dieu, dont la quadrelle forte
M'a fait au cœur un ulcere profond,
Mignardement voletoit tout au rond
Des raiz dorez de son œillade accorte.
Puis ennuyé de voller se cachoit
Dedans ses yeux d'où viste il decochoit
Dix mille traits sifflans comme la foudre.

Dedans les cœurs de ceux qui en passant
Alloient leurs yeux des graces repaissant
Qui s'esbattoient avecques elle à coudre.

X.

Si je voulois, Anne, vous presenter
Quelques fleurons dignes de vostre grace,
Qui celle là des Kharites efface,
Je les voudrois de vous mesme emprunter.
De vostre sein, digne que Jupiter
En pluye d'or encore se reface,
J'emprunteroy les beaux lys, ou se place
Ce jeune Archer qu'on ne peut eviter.
De vostre joue à l'Aurore pareille
J'emprunteroy l'aiglantine vermeille,
Et les œilletz de vos levres encor;
Puis, pour les joindre en un bouquet insigne,
J'emprunterois un de vos cheveux d'or :
Seroit-ce pas un bouquet de vous digne ?

XI

Je n'ay point d'yeux pour voir ma rebelle,
Ni de désirs que pour la desirer,
Ni de souspirs que pour la souspirer,
Ni de pensers que pour penser en elle.
Je l'ay si bien empreinte en ma cervelle
Que je puis autre chose priser,
Ni d'autre Dame en tous lieux deviser,
Ni recevoir affection que d'elle.
Je n'ay des pieds que pour l'aller chercher,
Je n'ay des mains qu'afin de la toucher,
Ni point de cœur que pour concevoir d'elle.

Bref je n'ai rién qu'elle n'ait, et ne puis
Me dire à moi, tant à elle je suis...
Et toutes fois elle m'est si cruelle !

XII

Sur l'herbe tendre, à l'ombre d'un ormeau,
Ceste beauté que j'adore estoit sise :
Là Cupidon, le ris, la mignardise
Volloient autour de son soleil jumeau.
Jamais le ciel ne fist rien de si beau :
Dessus sa joue estoit une cerise
Qui au milieu d'une blancheur exquise
Flamboit ainsi qu'un coral dedans l'eau.
Un attifet luy couvroit le visage,
Qui augmentoit sa grace d'avantage,
Ce me sembloit, tant j'estois transporté.
Zephire adonc qui la voyoit si belle,
Mollettement l'esventoit de son aile,
Se pendillant à son poil mignotté.

XIII

Plus je la voy, plus je la trouve belle,
Et quand cent fois, le jour je la verrois,
Cent fois le jour, Le Clerc, j'y trouverois
Quelque beauté d'accroissance nouvelle.
Quand le Printemps en Mars se renouvelle
On ne voit tant de fueillages au bois
En un moment naistre tout à la fois,
Que de beautez et de graces en elle.
Non ! tu dirois que les astres des cieux,
Nature et l'art ne seroient soucieux
Que d'embellir, de polir et d'accroistre

L'infinité de ses perfections,
Pour les premiers nous faire icy paroistre :
Elle en beautez, moy en affections.

XIV

O doux regards, ô bouche, dont il sort
Un ris, un chant, une parole accorte,
Qui referoit une personne morte
La rappelant du Charontide port !
O cheveux bruns qui me liez si fort
Et dont le Dieu, qui pour ses armes porte
La fleche et l'arc, fait la ficelle forte
Dont sans pitié il me traisne à la mort.
O main douillette ! ô levre cynabrine !
O front d'yvoire ! ô gorgette marbrine !
O sein de lyz, des grâces le sejour.
A peine au cœur sens-je l'amere playe
De vostre adieu, tant extreme est la joye
Qu'ore je sens pour vostre heureux retour.

XV

O belle main ! qui me serres le cœur,
Qui clos ma vie en si petit espace,
O belle main, ainçois ô belle nasse,
Où m'emprisonne Amour mon belliqueur !
Main, que mes yeux d'une triste liqueur
Ont tant lavee en implorant ta grace,
Main, pour laquelle il faut que je trespasse
Tant tu m'es fière et pleine de rigueur !
O belle main, ne me sois plus farouche,
Et me permets que librement je touche
A ce beau sein, ja desja s'eslevant

En deux coûsteaux de porphyre et d'yvoire,
Cousteaux flottant ainsi qu'au bord de Loire
Deux petits flots sous un debile vent.

XVI

Si tu ne veux que je t'ayme, Maitresse,
Ostes tes yeux plus luisans que le jour,
Ostes ton front des grâces le séjour,
Ostes ton ris, ostes ta gentillesse ;
Ostes ta bouche, où la délicatesse
Et les baisers folastrent à l'entour,
Ostes ton poil où se pendille Amour,
Ostes ton port si remply d'allegresse ;
Ostes ton col rondement blanchissant,
Ostes ta joue et son teint rougissant,
Ostes tes mains, ta voix et ta parole ;
Car cependant que tu auras en toy
Tant de beautez, il faudra malgré moy
Que plein d'amour à tes pieds je m'immole.

XVII

Demandez-vous qui me jaunist la face,
O mes Amis ! veu que journellement
Un soing caché dans mon entendement
Du trait fatal de la mort me menace.
Veu que je suis en un feu qui m'englace,
Veu que je n'ay un seul petit moment
De treve ou paix avec un pensement
Qui jour et nuict mille morts me pourchasse.
Je suis si plein d'amere passion
Que je surpasse en malheur Ixion
Et ses tourments ne sont que douces peines

Au prix de ceux que je couve en mon flanc,
Et qui glouttons s'espandent par mes veines
Pour s'enyvrer du meilleur de mon sang.

XVIII

Ne me refuse, Anne pour ton servant
Je te puis mieux servir que tu ne pense ;
Je puis te faire une Deesse en France
Par les beaux vers que je vays escrivant.
Je puis darder du Ponant au Levant
Plustost qu'en l'air un oiseau ne s'eslance,
De ta beauté la divine excellence
Et ton beau nom rendre tousjours vivant.
Je puis encore en despit de Saturne
Et de sa faulx, de la Parque et de l'urne,
Te peindre icy d'immortelles couleurs ;
Donc pour servant, Mignonne, ne refuse
Celuy qui peut, par l'outil de sa Muse,
Eterniser ton nom et tes valeurs.

XIX

Revien, Zephire, et avec toy ramene
Les belles fleurs merveilles du Printemps,
Les ris mignards, les jeux, les passetemps,
Afin qu'un peu mon Anne je promene.
Des Aquilons la froidureuse haleine
Et l'hyver morne ont duré trop longtemps
Doncques revien et chasse tous ces vents
Qui de frimas enfarinent la plaine.
Comment peux-tu souffrir si longuement
Que de Chloris le beau bigarrement
Soit retardé du mari d'Orithye ?

Ce te sera une honte à jamais,
Si en honneur bientôst tu ne remets
De sa beauté la richesse amortie.

XX

Seule beauté de mes yeux adorée,
Tu as le ris et le regard si beau
Que si es mains tu portois un flambeau
On te prendroit pour l'Alme Cytherée.
Tu as comme elle une grace asseurée
Et dans les raiz de ton soleil jumeau
Comme en ses yeux maint folastre Amoureau
Tient pour blesser sa fleche préparée.
Tu as la voix et le parler comme elle,
Comme son sein ton beau sein se pommelle,
Et toutes deux avez mesme embonpoint ;
Vos lèvres sont vermeilles comme rose ;
Vous differez seulement d'une chose;
Car Venus ayme et toy tu n'aymes point.

XXI

Dedans son bain Diane ne pleut tant
Au Cadmean qui la vit toute nuë,
Que la beauté que j'ay pour Dame esleuë
Me pleut hier sur Loire s'esbatant.
Amour estoit dans ses yeux voletant,
Ayant és mains sa quadrelle esmouluë,
Dessus sa bouche une trouppe menuë
De ris, d'attraits folastroit jolyment.
Le Dieu de Loyre et ses belles Naïades
Qui lors fouloient à nombreuses gambades
Le verd tapys de leur humide bord

En la voyant si belle et si parfaite,
Dirent tout haut : Voicy cette Nymphette
Pour qui les Dieux voudroient courre à la mort !

XXII

Fleur de vertu, fontaine de beauté,
Qui de mon cœur tout bas penser esloigne,
Par qui le ciel icy-bas nous tesmoigne
Combien il peut dessus l'humanité :
Lorsque je pense en ta divinité
Dire et de dueil tout le front me vergongne,
Sçachant qu'en vain ma Muse s'embesongne
A raconter quelle est ta déité.
Pour dignement louanger ton merite
Et ta beauté en tant de cœurs escrite,
Il me faudroit estre cil qui chanta
Si hautement sur les bords de mon Loyre
De sa Cassandre et l'honneur et la gloire
Qu'avecques luy jusqu'au ciel les monta.

XIII

Croys vistement, o mon petit bocage,
Sans avoir peur que le foudre des cieux,
Ny que des vents le souffle audacieux,
Te puisse nuyre ou te faire dommage.
Croys vistement, afin que ton ombrage,
Tous les estez, nous soit délicieux,
Garantissant du chaud malicieux,
De l'avant-chien, nostre tendre visage.
Non, pour cela, Bocage ne crois point ;
Mais pour l'amour de celle qui me poingt
Si doucement de sa grace estimée.

Elle m'a dit et promis dès longtemps,
Qu'elle viendroit, au retour du Printemps ;
Prendre le frais sous ta verde ramée.

XXIV

Toute chose ayme et n'y a rien que vous
Qui n'aymez point en ces gisantes terres.
L'acier, le fer, les arbres et les pierres,
Les eaux les monts ayment ainsy que nous.
Les fiers lyons, les tigres et les loups
Et les dragons aux dangereuses serres,
Les vents mutins et mesme les tonnerres
Trouvent qu'Amour est agréable et doux.
Seule icy-bas vous avez la poitrine
Veufve du feu de la belle Cyprine,
Feu qui Pluton a peu mesme enflamer.
A tout le moins, s'il ne vous plaist, ma Belle,
De nous aymer, ne soyez si cruelle
De nous deffendre à ne vous point aymer.

XXV

Belle Psyché, dont la beauté supresme,
Les doux regards, les ris et les attraitz,
Sont les brandons, les fleches et les traitz
Dont Cupidon s'arme contre soy-mesme.
Ne vois-tu point sur mon visage blesme
De mes douleurs les douloureux portraitz ?
Las ! quand veux-tu regarder de plus prez
De moy, chetif, la passion extreme ?
ne te chaut de mes tourmens, non plus
Que s'ils n'estoient de tes beautez venus,

Que s'ils n'avoient de tes yeux prins naissance.
Anne, pour Dieu, aye de moy mercy!
Le Scorpion blesse et guerist ainsi :
Heureux celuy qui guarist son offence!

XXVI

Voici la rive et l'herbe tendrelette
Et les fleurons où ma Déesse un soir,
Apres avoir folastré, se vint seoir
Avecques mainte et mainte Nymphelette.
De ses doux ris naissoit la pasquerette ;
Le ciel joyeux de si belle la voir
Faisoit autour de sa face pleuvoir
Maint hyacinthe et mainte violette.
Le Dieu Amour, qui avec elle estoit,
Prenoit ces fleurs et les embouquetoit,
Puis, en faisant une humble reverence,
Les agençoit luy mesme de sa main
Sur le caillé de son pudique sein :
Hé Dieu ! quel heur il avoit, quand j'y pense !

XXVII

Ha ! pauvre Guy, que tu es désolé
Pour estre absent des beaux yeux de ta Dame,
Beaux yeux brunets, dont la divine flame
En tes ennuys te rendoit consolé !
Que feras-tu, estant si reculé
De ces beaux yeux, ainçois de ta chere ame,
Qu'en vain, hélas ! au secours tu reclame
De la douleur qui te rend affolé ?

Jamais Anthoine, au fort de son desastre,
N'eut tant d'ardeur de voir sa Cléopastre
Que tu en as de revoir ces yeux doux.
Doux yeux, hélas! si vous avez envie
Que vostre Guy ne perde point la vie,
Avancez-vous, hélas! avancez-vous!

XXVIII

Loire qui vas de ton onde vitrée
Razant les murs de ma ville de Tours,
Et qui conduis, sans faire aucuns destours,
Tes flots chenus au sein de la Marée,
Si tu vois plus, sur ta rive dorée
D'un beau sablon, s'esgayer de maints tours
Cette beauté, source de mes amours
Et des tourments qui m'ont l'ame esgarée;
Je te supply, d'un murmure adoucy,
Luy raconter le penible souci
Qui pour l'aimer incessamment m'affole.
Si tu me fais une telle faveur,
Par mes escrits je feray ton honneur
Tel que celuy de Gange et de Pactole.

SONGE

Il faisait chaud et le pere du jour
Avoit ja faict la moitié de son tour,
Quand pour charmer ma peine soucieuse
Je me posay sur ma couche ocieuse,
Ayant fermé les fenestres pour mieux
Que le sommeil se glissat en mes yeux.

Mais aussitost que la vertu sorciere
De ses pavots eust cillé ma lumiere,
Le Dieu Morphée, ennuyé de mes pleurs
Et des travaux de mes longues douleurs,
Me vint offrir en songe ma Maistresse,
Mon Ange ainçois, ayant sa brune tresse
Esparse au vent en mille crespillons,
Où les Amours, ainsi que papillons,
Volloient joyeux, armez d'arcz et de trousses,
Et enrichis de cent mille detrousses.
Sa robe estoit ouverte par devant,
Qu'elle taschoit de rejoindre souvent,
Pour m'empescher de contempler la gloire
Et la rondeur de ces ondes d'yvoire,
Qui vont flottant à petis mouvemens
Sur son beau sein suject de mes tourmens.
Mais aussi tost qu'en ce point je l'eu veuë,
J'eu volonté de la voir toute nuë,
Si que, malgré ses fœminins efforts,
Je luy descouvre entierement le corps,
Et sur mon lict brusquement je la couche,
Où je baisay cent mille fois sa bouche
Et ses beaux yeux, dont la flame pourroit
Ressusciter un homme qui mourroit,
Fendre les rocs, appaiser la marine
Et arracher le cœur de la poitrine.
Cent et cent fois dominant sa rigueur,
Je t'embrassay d'une masle vigueur,
Et l'approchay de si prés, ce me semble,
Que nos deux corps se joignirent ensemble.
O Dieu, que d'aise ! O Dieu, quelles beautez
Voioy-je lors ! et quelles nouveautez

De lyz, d'œillets à pleines mains touchoy-je ?
Et quels plaisirs au fond du cœur avoy-je !
Je ne puis croire, o Dieu ! que dans les cieux
Il y ait rien de plus délicieux !
Et croy qu'au prix d'une telle liesse
Paradis soit une amere tristesse.
Certainement si j'eusse plus longtemps
Repeu mon cœur d'un si doux passetemps,
Je feusse un Dieu, et sentoy ja mon ame
S'ailer le dos d'une divine flame
Pour m'emporter de ce terrestre lieu,
Là haut au Ciel, pour me faire un grand Dieu:
Et croy que cil qui auroit jouyssance
Réellement de sa rare excellence
Non seulement seroit un Dieu plus grand
Que celuy-là qui tout brise et tout fend
Quand il lui plaist, tant sa force est supresme;
Mais plus que Dieu, il seroit les Dieux mesme.

CHANSON

Je suis amoureux d'une fille
Plus belle cent fois que n'estoit
Venus, alors que la portoit
Sa mere au fond d'une coquille.
Je pense que Nature aydée
Du pouvoir souverain des Dieux,
Ne l'ait faicte que pour les yeux
Et que pour estre regardée,
Jamais la Royne Ægyptienne
Ne mignota dessus son front
D'un doigt fœmininement prompt
Si belle tresse qu'est la sienne.

Titan, qui le jour nous apporte
Tout resjouy de l'Orient,
N'a l'œil si beau, ni si riant
Qu'est le sien qui tout mon heur porte.
Sa belle et délicate jouë
N'est autre chose qu'un œillet,
Qui tout odorant et douillet,
Dedans un plat de cresme nouë.
Il me souvient d'une grenade
Riante au soleil automnal,
Quand je voy le double coral
De sa bouche où Amour panade.
Hé Dieu ! que la rondeur unie
De son mignardelet menton
Se rapporte bien au bouton
D'une rose presque épanie.
Son col ressemble une colonne
De marbre blanc, et son beau sein
Large, net, entrouvert et plein,
Ressemble à celuy de Latonne.
Hé Dieu ! qu'il fait bon voir encore
Sur ce sein doucement esmeu
Descendre et monter peu à peu
Ces flots que mon penser adore !
Ses mains sont aussi délicates
Que du satin et ses dix doigts,
Dignes du sceptre de nos rois,
S'aboutissent de dix agathes.
Junon n'a le maintien si grave
Qu'elle a, n'y l'aqueuse Tethis,
Avecques ses talons petits,
Au marcher n'a le pied si brave.

Bref la moindre beauté de celle
Que mon cœur adore et mes yeux,
Passe la plus belle des Cieux
Et de la terre universelle.

CHANSON

Cet œil qui s'eleve à l'égal
D'un front d'yvoire et de cristal
Noüant d'une douceur benine
Dessous une voute ebenine,
Hier mille traits me darda,
Quand mon Anne me regarda.
Mais quoy ! ces mille traitz, au lieu
De m'offenser, ont au milieu
De mon cœur peint de la cruelle
Mille fois la figure belle,
Si que mon cœur, de tous costez
N'est qu'un Paradis de beautez.

CHANSON

Je veux finir mes escris,
Et mes cris,
Et mes plaintes nompareilles,
Puisque pour les escouter
Et gouster
Ma Dame n'a point d'aureilles.
Je veux n'avoir plus le teint,
Ainsi peint
De couleur à demy-bleuë ;
Car pour voir ceste couleur
De douleur
Ma Dame n'a point de veuë.

Je faulx, Ma Dame les oyt,
Et les voit
Non pas pour m'estre propice;
Mais bien pour se resjouyr
De m'ouyr
Plaindre de mon grief supplice.
Elle void tous les ennuis
Où je suis
Pour l'aymer plus que moy-mesme;
Mais c'est le plaisir plus grand
Qu'elle prend
De me voir si pasle et blesme.
Ses liesses et ses ris
De mes cris
Croissent et prennent naissance,
Et du malheur qui me tient
Luy provient
Toute sa resjouyssance.
Mais quel arrest aymantin
Du destin,
Quelle force vehemente,
Las! me contraint d'estimer
Et d'aymer
Cela qui plus me tourmente?
Je ne sçauroy m'empescher
De cercher
Son amour, bien que je sache
Au vray qu'en vain je la suy,
Et poursuy,
Et qu'à la flêchir je tasche.
Mourons! c'est assez languy,
Pauvre Guy!

La mort seule a la puissance
D'arracher hors de ton cœur
La rigueur
De ceste amour qui t'offense.
Adieu ! Je m'en vay mourir
Et courir
Là bas d'une plante isnelle.
J'espere plus de confort
De la mort
Que de mon Anne cruelle.

XXIX

Doy-je maudire ou louer la journée
Que tes beaux yeux prindrent ma liberté ?
Je n'en sçay rien ; car à la vérité
Elle me fut cruelle et fortunée :
Cruelle, autant qu'une flame obstinée
Chassa de moy toute félicité,
Remplit mon cœur de toute adversité
Et m'aveugla plus que n'estoit Phinée.
Elle me fut heureuse, pour autant
Qu'elle me fist un amoureux constant
De ta beauté qui n'a point de semblable.
O jour heureux et malheureux aussi,
Qui m'as rendu de tout ce monde ici,
Le plus heureux et le plus misérable !

XXX

Voulez-vous point, Angelique beauté,
Prendre pitié du mal qui me devore ?
Las ! voulez-vous m'estre cruelle encore
Et me gesner de vostre cruauté ?

Ah ! vous m'avez, Anne, assez tourmenté !
Pource humblement vostre pitié j'imploré.
Secourez-moy, ou je m'en vais dés ore
Rendre l'esprit par vostre dureté.
Non ! J'ai desir, ma Déesse, d'attendre
Encore un peu : le Temps fait tout comprendre ;
Le Temps enfin fait toute chose voir.
Quand par le Temps vous sçaurez la misere
Que j'ay pour vous, j'espere recevoir
De vous le fruict duquel je desespere.

XXXI

A tout le moins si j'avois cêt honneur
De la hanter et de parler à elle,
Pour le guerdon de mon ame fidelle,
Je ne plaindrois si souvent ma douleur.
Mais ô Destin ! ô Desastre, ô Malheur !
Sa mere est si farouche et si cruelle
Qu'elle ne veut que ma Deesse belle
M'eslise au vray pour son vray serviteur.
O dure mere ! ô femme difficile,
Si tu savois combien j'ayme ta fille
Et de quels feux mon cœur en est espris,
Tu m'octroirois le bien que je demande :
Ce bien est grand ; mais mon amour est grande,
Toute amour grande est digne de grand prix.

XXXII

Hault eslevé sur l'aile de ma ryme,
Loing de la dent du peuple vicieux,
Je veux graver ces sonnets dans les cieux
Qu'Amour luy-mesme a poly de sa lyme.

Divines sœurs, qui habitez la cyme
Du mont Parnasse au sejour gracieux,
Favorisez mon vol audacieux :
Vous en aurez quelque jour de l'estime.
Et toy, Phœbus, pere des beaux espris,
Ne sois contraire à mon vol entrepris
Et ne fonds point la cire de mon aile,
Ou si tu veux que ton alme flambeau
Brusle mon dos, donne-moy pour tombeau,
Non une Mer, mais le Sein de ma Belle !

LE

TROISIÈME LIVRE

DES

SOUSPIRS AMOUREUX

DE

GUY DE TOURS

TAYLOR INST. OXFORD

SECOND LIVRE

EN FAVEUR DE SON ANNE

I

Mon Anne et Cupidon sont presque mesme chose.
Si mon Anne sousrit, Amour sousrit aussi ;
Si elle est souciée, Amour est en souci ;
Si mon Anne repose, Amour aussi repose.
Si mon Anne ne parle, il a la bouche close ;
Si mon Anne devise, Amour devise aussi ;
Si elle a froid ou chaud, il est chaud ou transi ;
Si mon Anne compose, Amour aussi compose.
Si elle ouvre les yeux, Amour ouvre les yeux ;
Si joyeuse elle chante, Amour chante joyeux ;
Si son pied va marchant, Amour marche comme [elle ;
Bref tout ce qu'elle fait, Amour le fait soudain.
Ils different pourtant ; car Amour est humain
Et mon Anne est farouche, inhumaine et cruelle.

II

Madame, ce n'est point l'orgueil ny le mespris,
Qui fontque quelquesfois pardevant vous je passe
Sans me recommander à vostre bonne grace
Et saluer vos yeux, planettes de Cypris.
Madame, vostre Guy n'est point si mal appris
Que s'il ne se sentoit de qualité trop basse
Il ne vous saluast d'une joyeuse face;
Il craindroit, l'ayant fait, d'avoir trop entrepris.
Il vous honore tant, vous ayme et vous revere,
Qu'il craint plus que la trait de la Parque severe
De vous estre ennuyeux et de vous faire tort;
Voyre il vous ayme tant que mesmement il n'ose,
De peur de vous fascher, dire qu'estes la cause
Et le sujet du mal qui le meine à la mort.

III

Ni le peu de soucy qu'elle a de mon tourment,
Ni cette folle amour qu'obstiné je luy porte,
Ni l'espoir affronteur qui trop haut me transporte,
Ni mille et mille maux que je souffre en l'aymant,
Ni ses jeunes desdains croissant journellement,
Ni tant de passions que sa fierté m'apporte,
Ni la crainte que j'ay qu'un autre me l'emporte,
Ni la chaleur du feu qui me va consumant,
Ni l'arrest de ma mort qu'on lit dessus ma face,
Ni le dueil que je sens estant loing de sa grace,
Ni ses propos divins qui me sont interdits,
N'auront jamais pouvoir d'esloigner de mon ame
L'ardente affection que je porte à ma Dame;
Car telle affection m'est un vray Paradis.

IV

Ne vous suffit-il pas, belle Anne de mon âme,
De me brusler le cœur du feu de vos beaux yeux ?
Voire de me brusler en tant et tant de lieux,
Que je ne suis plus rien qu'une amoureuse flame ?
Ne vous suffit-il pas de me voir, ô ma Dame,
Le butin eternel d'un feu victorieux,
Pour estre idolastrant d'un cœur devotieux
Vostre beauté qu'en vain en bruslant je réclame ?
Sans encore vouloir dedans le feu jetter
Ces sonnets innocents qu'Amour m'a fait chanter
Pour faire vos vertus par tout le monde entendre ?
Mais quoy, fiere Beauté, vous gaingneriez fort peu,
Pour les perdre du tout, de les jeter au feu ;
Car ainsi qu'un Phœnix renaistroyent de leur [cendre.

V

Vous donner des bouquets, c'est porter de l'areine
Aux rives de la mer, des rameaux aux forests,
Des lyz à vostre sein, à vos yeux des attraitz
Des naques à vos doigts, du musc à vostre haleine.
De bouquets et de fleurs vous estes toute pleine ;
Les vertus, les honneurs dont vous faites acquetz
Sont vos roses, vos lyz, vos fleurs et vos bouquets,
Qui font tant admirer les vergers de Touraine.
Doncq au lieu d'un bouquet, je vous offre ces vers
Cejourd'huy qu'un chacun par ce grand univers
Revere le sainct nom dont vous estes nommée.
Le temps à la parfin le bouquet faniroit ;
Mais les fleurs de ces vers fanir il ne sçauroit,
Non plus que les fleurons de vostre renommée.

VI

Si tu es amoureux de la divinité,
Nos amours, de la Rue. ont la mesme origine
Ton amour est divine et la mienne est divine :
Tu aymes le soleil et j'ayme sa clarté.
Est-ce pas adorer la mesme Déité.
Qu'adorer ses effectz ; et prisant la machine,
De la terre, de l'air, du ciel, de la marine,
Prise-t-on pas l'autheur de sa nativité ?
Je pense que celuy qui chante les louanges
De ma belle Maistresse equiparable aux Anges,
Louange, honore, prise, ayme et revere Dieu ;
Car je croy fermement que Dieu ne l'a point faite,
Et d'esprit et de corps, si belle et si parfaite,
Que pour se faire en elle adorer en ce lieu.

VII

Belle fleur de quinze ans, qu'en toute reverence
J'adore dans mon cœur, hélas ! ne veux-tu point
Que ce Doux Archerot,qui si doucement poingt,
De son feu doucereux allume ton enfance.
Aymes, ore qu'Avril ton visage enjouvance,
Ore que les attraitz, les graces, l'enbonpoint,
La beauté, le loisir t'honorent de tout point
Et qu'en toy seule ensemble ils font leur demeu-
Belle,ne garde point à Pluton ta beauté, [rance.
Ny au temps, qui remply de trop de cruauté
Gaste et devore tout. Il vaut mieux qu'un jeune
[homme
Dispost, comme je suis, par mille passetemps,
Cueille sein contre sein les fleurs de ton printemps
Et en si doux esbats apres toy se consomme.

VIII

Non, je n'auray jamais en ses yeux de fiance ;
Leurs regards sont trompeurs et pleins de [trahison ;
Ils sont cause, Binet, que je suis en prison
Et qu'entre mille ennuys je passe ma jouvence.
Eux, en amadouant ma debile innocence
D'un accueil gracieux, et ma sotte raison
Par un petit sousris, meirent en ma maison
Le feu de cet enfant qui met tout en enfance.
Tellement qu'aujourd'huy le Prince Idalien
Fait de mon pauvre cœur un mont Sicilien,
Qui brusle incessament et jamais ne consume,
Et quand il aperçoit que cet amoureux feu,
A faute de sujet se diminue un peu,
Il devalle en mon cœur et plus grand le r'allume.

IX

Si tu ne veux m'aymer, o ma douce Rebelle,
Permets à tout le moins que je t'ayme et ne sois
Si pleine de rigueur; car si je ne t'aymois
La mort incontinent m'emmeneroit chez elle.
Je n'ay d'autre âme en moy que cet amour fidelle,
Cette gentille Amour, et si tu me l'ostois,
Tu m'osterois l'esprit, la raison et la voix,
Amortissant du tout ma masse corporelle.
C'est ore, Cupidon, qu'assurément je croy
Que sans faute tu es de toute chose Roy
Que tu es cêt Esprit infus par tout le monde,
Que rien sans ton pouvoir ne vit en ces bas lieux,
Que tu es le maintien des hommes et des Dieux
Et que ta main de tout porte la pomme ronde.

X

Celle qui dans ses yeux tient ma mort et ma vie,
Hier se promenant pres de moy pas à pas,
O rigoureux desdain ! sur moy ne daigna pas
Jetter un seul regard, tant mon heur luy ennuye.
Anne, si vous avez une si grande envie
Que le dard inhumain du violent trespas
Me face devaller aux ombres de là bas,
Je suis prest d'obeir à vos desirs, m'Amie
Faites ce que voudrez de moy ; je suis à vous ;
Exercez dessus moy vos plus aspres courroux,
Et d'un trespas cruel guerdonnez mon service.
La donc avancez-vous ; je ne puis recevoir
Plus grand contentement qu'en trespassant me
Faire à vos cruautez de mon cœur sacrifice. [voir

XI

Combien qu'un long chemin m'esloigne de vos yeux,
Petits yeux, où Venus ses amorces retire,
Et d'où son fils Amour mignardement me tire
Mille traits qui le font de moy victorieux.
Je ne laisse pourtant de les voir en tous lieux
Et de sentir en moy l'agreable martyre [desire
Dont de prés ils gesnoyent mon cœur, qui ne
Plus d'heur que de mourir en tourment si joyeux.
Une maison, un mont ou un arbre, Maistresse,
Peuvent bien empescher de voir la blonde tresse
Du soleil, non le jour que produisent ses rayz ;
Ainsi le long chemin empesche bien ma veuë
De voir vostre beauté de grâces tant pourveuë,
Mais non pas d'en sentir ny d'en voir les effects.

AIR

Sortez du fond de ma poitrine,
Souspirs, et allez vistement
Conter à ma toute-divine
En quel miserable tourment
Je suis pour son esloignement.
Dites-luy qu'une douleur forte
M'a presque mis dans le tombeau,
Et que c'est le bien que m'apporte
L'esloignement de ce flambeau,
Qui dans ses yeux reluist si beau.
Dites-luy, d'un piteux langage,
Que si elle a quelque vouloir
De me garantir de la rage
Du tourment qui me fait douloir,
Que bientost me vienne revoir.

XII

O cheveux, doux liens de mon ame asservie,
O front calme et serain, ô sourcils êbenins,
O beaux yeux brunelets, dont les astres benins
Gouvernent à leur gré le vaisseau de ma vie!
O delicate jouë, où la mordante envie
Ne sçauroit que reprendre, ô rempars coralins,
O bouche d'amaranthe, ô propos tout divins,
O ris, qui quelquefois mes travaux dessennuye!
O col plus blanc que neige, ô gorgette de laict,
Qui ceinte richement d'un carquan noirelet,
Se fait par son contraire apparoistre plus belle!
O mon Anne, ô mon Tout, ô mon cœur, ô m'Amour,
N'auray-je jamais l'heur de vous voir de retour
Revenez! ou la mort m'emmenera chez elle!

XIII

Elle est donc de retour cette vermeille Aurore
Qui avec elle esclost le jour de ma clarté !
Elle est donc de retour cette unique beauté
Que mon œil idolastre et que mon cœur adore
Elle est donc de retour cette riche Pandore
Qui a tant eu de dons de chaque Deité,
Qu'en la voyant on void toute divinité
Et tout ce qu'icy bas on souhaite et honnore.
Elle est donc de retour ! Et si n'ay eu cet heur
De la voir et d'apprendre aux pieds de sa grandeur
L'aize qu'au fond du cœur je sens pour sa venue.
O bien-heureux retour, qui chasses tout ainsi
L'angoisse de mon cœur, qu'un soleil éclairci
Chasse l'obscurité d'une poisseuse nuë.

XIV.

Anne, dont les beautez chaque jour me font vivre
Entre mille trespas, cest Archerot vainqueur
A mieux escrit ton nom au centre de mon cœur
Que je ne l'ay escrit au dedans de ce livre.
Si tu sçavois combien ce petit Dieu me livre
D'extresmes passions en aymant ta valeur,
Je sçay que tu aurois pitié de ma douleur,
Eusses-tu le cœur fait de metal ou de cuyvre.
Cinq ans sont ja passez que plein d'affection
J'endure mille ennuis pour ta perfection,
Sans que tu ayes d'eux ny de moy cognoissance.
Mais pour tous ces ennuys je ne requiers sinon
Qu'Amour dedans ton cœur escrive ainsi mon nom,
Qu'il a le tien escrit dedans ma souvenance.

PEINTURE D'AMOUR.

Le premier qui peignit Amour petit garçon,
Aveugle et emplumé et sans nulle vesture,
Monstra bien, le peignant d'une telle façon,
Qu'il estoit sans esprit et lourd à la peinture.
Celuy n'est point enfant qui dompte Jupiter,
Qui luy oste des mains le foudroyant tonnerre,
Qui peut, d'un petit trait à l'aise surmonter
Le ciel, l'air et la mer, les enfers et la terre.
Celuy n'est point sans yeux, qui decoche si droict,
Dans le cœur d'un chacun, ses poignantes qua-
[drelles,
Qui ne faillit jamais à rencontrer l'endroict
Menacé du regard de ses vives prunelles.
Celuy n'est point vollage, ains solide et constant,
Qui fait incessament dans mon cœur sa demeure
Qui depuis cinq estés, que je regrette tant,
Ne m'a pas esloigné d'une minute d'heure.
Celuy ne va point nud qui despouille les Dieux,
Les princes et les rois monarques de la terre.
Quoy ! celuy qui commande en ce monde et aux
[cieux.
Yroit-il sans habit, comme feroit un herre?
Tandis que je faisois ces amoureux discours
Mon Anne en souriant me dit : — Si tu desires
Tirer naïfvement le Prince des Amours,
Devines ce qu'il faut ? Il faut que tu me tires !

DEFFICT DE COMBAT

D'ANNE ET D'AMOUR.

Mon Anne voyant un jour
Dans un pré l'enfant Amour.
Luy dist, d'une voix folastre :
— Petit Dieu, veux-tu combattre ?
Soudain ce Cytherien
Luy repond. — Je le veux bien.
— Laisses donc, luy dist ma Dame,
Cette violente flamme
Ces fleches et ce carquois !
Et ce petit arc turquois !
— Et quoi ! Si je m'en desnuë,
Que pourra ma dextre nuë
Contre-toy ? Luy dist riant
Ce petit Dieu variant.
Toutes fois puisqu'as envie
D'esbattre en ce point ta vie,
Je quitteray mon carquois
Et mon petit arc turquois,
Et ma flame violente,
Pourveu que tu sois contente
De clore tes deux beaux yeux ;
Car leurs raiz bruslent les Dieux,
Et que ta langue sommeille
Dedans ta bouche vermeille ;
Car son langage disert
Les dieux et les hommes perd.
— Je le veux, dist ma deesse,
Puis tout soudain elle abaisse

Ses paupieres sur ses yeux,
Dont les raiz bruslent les Dieux,
Et dans sa vermeille bouche,
Qui jusques au cœur me touche,
Elle enferma son parler
Qui peut les Dieux affoler,
  Mais soudain que sa paupiere
Luy eust sillé la lumiere,
Et que ses yeux furent clos,
Et sa bouche sans propos,
Amour dans le ciel s'envole,
Luy disant cette parole :
— Anne, l'attrait gracieux
Que tu as ayant les yeux
Fermez et la bouche close,
Peut surmonter toute chose.

CHANSON,

Mon Anne trouvant un jour
Endormy l'enfant Amour,
Finement luy prist ses fleches,
Son arc turquois et ses mèches.
Mais si tost que le sommeil
Eust abandonné son œil,
Et qu'il se trouva sans armes,
Il versa cent mille larmes.
  Ne pleure tant, dist Cypris,
Tes traictz et tes feux surpris,
Anne les a voulu prendre,
Mon mignon, pour te les rendre.
  Ell' n'a besoin de tes feux ;
Car des beaux raiz de ses yeux

Et de sa douce faconde
Elle embraze tout le monde.

ODE A PHŒBUS.

Phœbus à la blonde tresse,
Viens t'en icy promptement,
Pour donner allegement
A ma fievreuse Maistresse.
Ce te sera une honte,
Si cette amere douleur
Ternist la vive couleur
De sa bouche qui me donte.
Viens donc, Phœbus, et te haste,
De peur que ce fievreux mal
N'endommage le coral
De sa levre delicatte !
De peur que sa belle joue
Ne perde son teint pourprin,
Où tousjours le Dieu Cyprin
Follastre et gayment se joue.
Ha! ce seroit grand dommage,
Si son jeune front de laict
Devenoit affreux et laid
Et refroigné devant l'âge ;
Si cette jeune Deesse,
Par un fievreux accident,
Tout d'un coup alloit perdant
La grâce et la gentillesse.
Phœbus, sois luy donc propice
Et tost devalle en ce lieu,
Car c'est la raison qu'un Dieu
Une Deesse guarisse.

XV.

L'escumiere Venus et les trois belles Graces,
Despites en leur cœur de voir ceste beauté
Que j'adore et revere en toute loyauté,
Les surpasser en ris en beautez et en graces,
Toutes pleines au cœur de jalouses menaces,
Allerent implorer, en toute humilité,
Le secours malheureux de la Deesse Até [nasses.
Pour nuire au beau suject qui me tient en ses
Cette fiere, approuvant leur maudite oraison,
Escoula ne sçay quelle angoisseuse poison
Dans le corps angelic de celle qui m'embraise,
Cuidant anéantir sa divine beauté ;
Mais tout ainsi que l'or s'affine en la fournaise.
Sa grace s'embellist en telle cruauté.

XVI.

Amour n'est immortel que pour rendre immortelle
La belle affection que je porte aux beautez,
Qu'on void en vostre corps vivre de tous costez
Et qui vous font ça bas sur toutes la plus belle;
Amour n'a point le dos garny d'une double aille,
Que pour guinder au ciel de voz divinitez
Les vœux que je vous fay, lorsque vos cruautez
Redoublent contre moy leur puissance cruelle.
Amour n'a point de traitz sinon pour me blesser ;
Amour n'a point de nœuds, sinon pour m'enlacer
Amour n'est point armé, sinon contre moy
[mesme

Amour n'a point de feux que pour me martyrer,
Amour n'a d'arc és-mains, sinon pour me tirer ;
Bref Amour n'est Amour qu'afin que je vous [ayme.

QUATRAIN

Pourquoy te myres-tu, Mignonne, en ceste glace ?
Si tu veux bien mirer tes beautez et ta grace,
Mires toy dans mon cœur profondément navré:
Amour de son traict d'or t'y a pourtraite au vray.

LOUANGE DE LA BRUNETTE

A Guy Favereau, sieur de la Grange

ADVOCAT EN PARLEMENT

Il est vray, je le confesse,
Favereau, que ma Deesse
A les cheveux bruneletz
Et les deux yeux noirelets,
Qu'elle a de brune teinture
La délicate voûture
De ses sourcils gracieux ;
Dont Amour ingenieux
Fait l'arc duquel il me jette
Au cœur sa fiere sagette.
Mais pour cela, Favereau,
Son visage est-il moins beau ?
Sa grace en est-elle moindre ?
Son œil en peut-il moins poindre ?
Et le coral doux-riant
De sa bouche moins friant ?

En sa facon et son geste
En est-elle moins celeste ?
L'ondoy'ment de son aller
Et les mots de son parler
En sont-ils moins agreables,
Moins plaisans et moins louables ?
Et son esprit en est-il
Moins habille et moins subtil ?
La nuict est sombre et noirette,
Et la lune brunelette
Poste, par les Astres beaux,
Au galop de deux moreaux.
Venus ayme les nuicts sombres,
Les lieux recoys et les ombres
Des taillis et des forests
Et le fond des Antres fraiz,
Le silence des vallées
D'ombrages emmantelées ;
Et cette belle Cypris,
Pour estre brune, eut le prix
De cette pomme dorée,
Qui, sur la race Hectorée,
Versa tant d'afflictions
Et de maledictions.
Y a-t-il vive estincelle
Qui ne brille en la prunelle
Et au regard d'un œil brun ?
Y a-t-il plaisir aucun,
Y a-t-il liesse aucune
Que n'ait une fille brune ?
D'une brune le baiser
Est cent fois plus à priser

TAYLOR INST. OXFORD

Que celuy là de la blonde.
  Aussi n'est-il en ce monde
Baiser plus delicieux,
Plus doux et plus gracieux,
Plus amoureux et folastre
Que celuy d'une noirastre;
Ny baiser plus fade au cœur
Plus orphelin de vigueur
Et plus desplaisant à l'âme
Que cil d'une blonde Dame ?
La Grece et l'Itale aussi
Sont vrays tesmoings de eecy;
Qui ne trouvent fille aucune
Belle, si elle n'est brune,
Si elle n'a les cheveux
Bruneletz et les deux yeux.
  Aux yeux des filles brunettes
Vous voyez mille amourettes,
Mille graces, mille attraitz,
Mille brandons, mille traitz,
Maint amoureuse scintille
Y briller, et mille et mille
Folastres cupidonneaux
Volleter, ainsi qu'oyseaux,
Par leurs cheveleures noires,
Piaffans de leurs victoires.
  Les liesses, les plaisirs,
Les delices, les desirs,
Les gaillardes mignardises,
Les mignardes gaillardises,
Les agreables devis
De mille baisers suyvis,

Les Ris emmusquez de basme,
Et d'Amour la douce flame
Folastrent soir et matin
Sur le bel escarlatin
De leur bouchette petite,
Où mainte perle d'eslite,
Trez bien assize dedans,
Apparoist au lieu de dents.
  Bref les Dames brunelettes,
Bref les brunes pucelettes
Sont plus belles que ne sont
Celles qui ont le poil blond
Et les yeux de couleur bleuë,
Ainsi qu'une espaisse nuë.
  Quant à moy, tant que j'auray
Le cœur vif, j'estimeray
Les noirelettes Pucelles
Cent mille fois plus que celles
Qui, comme une Pallas, ont
Les yeux verds et le poil blond.
  Donc, Favereau, je t'assure
Par la gentille enfonceure
De l'arc et par le brandon
Du petit Dieu Cupidon,
Que j'aymeray mon Annette
Tant qu'elle sera brunette.

LOUANGE DU PRÉ DE SON ANNE.

Le voicy ce joly pré,
De mille fleurs diapré,
Où ma folastre Angelette,
Où ma belle Nymphelette

Reçoit tant de passetemps,
En la saison du Printemps.
Le voicy ! que je le baise
Mille fois tout à mon aise,
Voire autant de fois qu'il a
De fleurettes çà et là.
Ha ! mignon. que je t'honore ;
Non pour l'esmail qui colore,
D'un divers bigarrement
Ton mollet accoustrement ;
Mais pour ce que tu agrée
A ma Dryade sacrée,
A mon Anne, dont les yeux
Luisent comme Astres aux cieux.
  Donc, o beau Pré, je diray,
Et si point ne mentiray,
Qu'il n'y a pré en ce monde
Qui en tant de fleurs abonde,
Que toy, qui va surpassant
Tout autre pré fleurissant
Que toy, en qui l'on void naistre
La pasquerette champestre
La fleur du treffle et du thin,
Du picot et du plantain,
Du serpollet, de l'ozeille.
Que la mesnagere abeille
Et les pettis papillons
Et mille et mille oisillons
Suççent chaque matinée,
Des que l'humeur emmannée
Dessus est cheute du ciel,
Affin d'en faire leur miel.

Le pré où la belle Europe
Cueilloit, avecques sa trope
Des fleurs pour embouqueter,
Lorsque le grand Jupiter
La ravit pour sa maistresse,
Ayant emprunté l'espece
D'un gay taureau blanchissant,
N'estoit pas si fleurissant
Que toy dont le tapys porte
Des fleurons de toute sorte.
Le rivage où le Thebain,
De son invincible main,
Arracha la corne horrible
Du front d'Achelois terrible,
N'estoit si bien diapré
Que tu es, o joly pré,
Bien qu'aux Naïades douillettes
Il fournist lors de fleurettes
Pour en remplir jusqu'aux bords
Cette corne au bout retors.
La prée où muée en vache
Paissoit la fille d'Inache,
Lorsque de cent yeux aigus
La gardoit le monstre Argus,
N'estoit pas si variante
En fleurons, ni si riante,
Que tu es; aussi tousjours
Les delices, les amours
Vollent et vollent sans cesse
Parmy ta delicatesse,
Invitant le troupeau cher
Des belles Nymphes du Cher

Et le sacré chœur des Phées,
Poupinement atiffées,
Et les Sylvains d'alentour
A s'entrefaire l'amour.
  Le beau pré où Proserpine
Fut de Pluton la rapine,
N'estoit si bien diapré
Que tu es, o joly pré !
  La rive de Castalie
N'est en fleurons si jolye
Que tu es, ny celle-là
Où Jupin despucella,
Dessous la forme d'un cygne,
Lede d'un tel honneur digne.
Bref ni rivage ni pré
N'est tant que toy diapré.
  Donc à bon droit mon Annette,
Mon Euphrosine brunette
T'appelle son pré joly,
Son pré de fleurs embelly,
Son pré mignon, son pré riche,
Son pré qui n'est point en friche,
Son beau pré, son pré gaillard,
Son pré gay, son pré mignard.
Mon Dieu quel plaisir estoit-ce
A ceste trouppe Deesse,
Qui suyvoit ma Nymphe, adonc
Qu'elle s'estalloit au long
De ta verdure esmaillée,
De la voir, si esveillée,
Marcher, courir et saulter
Et quelquefois s'arrester,

Pour baiser ton herbe espaisse,
De sa levre baiseresse.
  Hélas ! où estoy-je alors ?
Non ! de regrets je me mords
Que je n'estois avec elle,
Ou que n'estois sauterelle,
Ou gresset ou grezillon,
Pour voir sous son cotillon
Cette precieuse chose,
Hélas ! que nommer je n'ose,
Ny en moy mesme penser,
Tant je crains de l'offenser.
  Mon Dieu ! En la voyant telle
Parmy ton herbe nouvelle,
Que j'eusse reçeu de bien,
De delices, et combien
De cheres resjouissances,
Ains plus tost de desplaisances,
O joly Pré, de te voir,
Au lieu de moy, recevoir
De sa bouchette petite
Les baisers que je merite
Mieux que toy, car tu ne peux
Gouster ses baisers, heureux
Comme moy, qui ay une ame
Propre à recevoir tel bâme
Et propre à juger combien
Ses doux baisers font de bien.
  Or puisque ma Nymphelette,
Ma toute belle Angelette
T'ayme, je te veux aymer
Et sur tout autre estimer,

Te promettant qu'à ma Lyre
Je ne feray plus rien dire
Que ton los, pour l'amitié
Que te porte ma moitié.

ODE

Tant que vivant je seray,
Anne, je vous aymeray,
Et vostre fière rudesse
Qui me tourmente sans cesse.
Vos rigueurs et vos desdains
Et vos changements soudains
N'auront jamais la puissance,
(J'en jure votre excellence),
De bannir hors du sejour
De mon cœur la grande amour
Qu'obstinément je vous porte,
Tant elle est constante et forte.
Et si apres le trespas,
Maistresse, on ayme là-bas,
Croyez qu'en la fosse obscure
Je n'auray pas moins de cure
De vous aymer, que j'avois
Lorsqu'au monde je vivois.

A SON BOCCAGE

O joly bosquet,
Où tousjours babille
D'un mignard caquet
La trouppe gentille

Des oiseaux gaillards,
Qui, d'une aisle peinte,
Vollettent sans crainte
Parmy tes feuillards.
N'est-ce un grand desduict,
Aux saisons qu'Hercule
Plus asprement luit
En la canicule,
D'avoir sur son œil
Un espais fueillage,
Qui nostre visage
Prive du Soleil ?
Que jamais des foudres
Les feux inhumains
N'offensent tes coudres
Plantez de mes mains.
Ny chaleur, ny pluye,
Ny gresle, ny vent
Fierement soufflant,
Jamais ne t'ennuye.
Loing de toy tousjours
La taulpe, orpheline
Du jour de nos jours,
Ne te soit maline ;
Ores, ny jamais
La chenille infecte
Ne fasse retraitte
Dans ton bois espais.
Mais bien sous ton ombre
Les rossignoletz,
Avec un bon nombre
D'autres oiseletz,

Volettent sans cesse,
Chantans les beautez
Et les cruautez
D'Anne ma Deesse

ODE

SUR LA MORT D'UN PAPILLON

Lorsqu'un petit Papillon
De son double esventillon
Voloit autour de la face
De mon Anne, il print l'audace
De baiser les beaux œillets
Et les couraux vermeilletz
De sa bouche, toute pleine
D'une ambrosiene aleine.
Mais las ! comme il les baisoit
Et à souhait se paissoit
D'une viande si douce,
La mignarde de son poulce
Si doucement le ferut
Que le pauvret en mourut.
Et dit-on qu'il fist entendre
Tel propos, avant que rendre
Sa chere amelette au vent :
— Que j'auray d'oresnavant
D'honneur, de gloire et d'envie,
Pour avoir perdu la vie
Par les mains d'une beauté,
Pour qui toute Deité
Quiteroit la voute ronde
Du ciel, pour venir au monde

Cercher un mesme trespas,
Que celuy qui de ce pas
Me va mettre dans la tombe,
Où il faut que chacun tombe !

PROSOPOPÉE

DU MIROIR DE SON ANNE

Mon Anne un jour se mirant
Et ses beautez admirant,
Son miroir luy dist : — Cruelle,
Que te sert-il d'estre belle ?
Mais dy moi que te sert-il
D'avoir le front si gentil ?
D'avoir le plein de ta face
Si remply de bonne grace,
Le poil si bien atiffé
Et le chef si bien coiffé,
Le corsage si celeste,
Si tu fuis comme la peste
Amour et ses passetemps,
En la fleur de ton printemps ?
Cela sied mal à la belle
D'estre à Cupidon rebelle,
Et toute dame qui est
Jeune, aggréable et qui plaist,
Doit, pendant que la verdure
De sa jeune beauté dure,
Aymer, car le plus souvent
La beauté fuit comme vent,
Et la jeunesse s'envole
Comme fait une parole

Sans jamais plus revenir ;
Et l'on ne peut rajeunir
Comme le serpent qui laisse,
Quand il luy plaist, sa vieillesse.
  Donc, Mignonne, cependant
Que ton œil est si ardent,
Que sur ta face poupine
Fleurist la belle aiglantine,
Que le fleuron de Cypris
Rougist entre mille ris
Autour de ta belle bouche,
Qui jusqu'à l'ame me touche ;
Pendant que toutes beautez
T'escortent de tous costez
Et que le temps t'est propice,
Ayme avant que tu vieillisse.
  Helas ! mon Dieu ! quel regret,
Quel gemissement secret
Tu aurois en ta vieillesse,
D'avoir passé sans liesse
Et sans aucun passetemps
Les beautez de ton Printemps.
  Mais dy pourquoi t'aurait faite
La nature si parfaite ?
Si non pour prendre plaisir
En amour et pour choisir
Quelqu'un remply d'allegresse,
Qui toute nuict te caresse,
Qui te baise tout le jour
Sans s'ennuyer de l'amour ?
  Une fille trop pudique,
Et qui à rien ne s'applique

Qu'à decevoir sa beauté
D'une longue chasteté,
N'est pas digne qu'on l'appelle
Fille, mais beste cruelle,
Voire une masse de fer,
Qu'Amour ne peut eschauffer.
De cecy je te conseille ;
Et croy que, si ton oreille
Ne surpasse en surdité
Des marbres la dureté,
Que ceste vive parole
Te fera plus douce et molle
Envers ton fidelle Guy,
Qui pour toy tant a languy.

CHANSON

Bien-heureuse tu chante,
Cigalle, en ces rameaux,
Et, chetif, je lamente
Mon dueil sous ces ormeaux.
Tu te pais de rosée ;
Je me pais de ces pleurs,
Dont ma face arrosée
Tesmoigne mes douleurs.
La chaleur estivale
Ne t'endommage point ;
Et la flame fatale
D'Amour tousjours me poingt.
Où il te plaist tu volles,
Et je suis en prison ;
Gayes sont tes parolles,
Et triste est ma chanson.

Ta chaleur se consume
Au flair des doux zephirs ;
Et la mienne s'allume
Au feu de mes souspirs.
Trop tu te glorifie,
Et je m'abaisse trop,
Sous ce Dieu de Paphie
Qui m'emmene au galop.
Mignonne, je t'égale
En un point seulement ;
C'est qu'en chantant, Cigale,
Tu meurs, et moy chantant.

ODE A SON ANNE

A cause que ta beauté,
Mignonne, a la primauté
Dessus toute autre vivante,
Tu m'es fiere et arrogante,
Tu te ris de ma langueur
Et du brasier de mon cœur ;
Et lorsque je te saluë,
Te rencontrant par la ruë,
Tu tournes en autre part,
Pour ne me voir, ton regard.
Doncq en ce point tu te mocque !
Ans ! venez, je vous invoque,
Pour abaisser son orgueil
Qui me devale au cercueil.
Et toy, vieillesse tardive,
Ores monstre-toy hastive

Et de ton marcher plus prompt
Vien-t'en luy rider le front,
Et luy voler sa jeunesse
Et blanchir sa noire tresse ;
Afin qu'ainsi de son corps
Tout orgueil sorte dehors.

ELEGIE

Mon Dieu ! que j'ay de maux pour vous aymer, ma [Dame.
Mon Dieu ! que j'ay d'ennuis enclos dedans mon âme,
Pour estre idolastrant d'une parfaicte foy
Vostre jeune beauté, qui n'a soucy de moy ;
Qui d'autant plus me voit souffrir pour l'amour d'elle,
Se monstre à mes douleurs inhumaine et rebelle.
O dure cruauté ! ô malheureuse Amour !
Que maudite soit l'heure et maudit soit le jour
Que je te fus sujet et que ta chaude flame
Eprit mon jeune sang d'une si froide Dame !
Au moins si j'esperois, après tant de douleurs,
Tant d'ennuis, tant de maux et tant d'ameres pleurs,
Qui de jour et de nuict roulent dessus ma face,
Surgir heureusement au havre de ta grace,
Je ne me plaindroy pas. Mais, las ! aucun espoir
Ne flatte les tourmens qui tant me font douloir,
Et n'est rien que la mort, que j'appelle à toute heure
Qui puisse mettre fin au dueil qui me malheure.
Mais que dy-je, insensé ! Amour n'est point sujet
Aux effets de la mort, ny au fil de son traict.
Nous sentons aussi bien nos peines amoureuses
Dedans le froid giron des urnes ténébreuses,

Après que sommes morts, que nous faisons alors
Qu'en ce monde la vie anime nostre corps.
Las ! que feray-je donc, puisque la Parque fiere
Ne peut avec mon corps occire ma misere ?
Où auray-je recours ? Non ! je ne puis penser,
Madame, que vos yeux qui ont peu m'offenser
Les premiers de leurs raiz, soyent si pleins de rudesse,
Qu'ils n'ayent quelque jour pitié de mon angoisse.
Seroit-il bien possible, Anne, que dans vos yeux
Mille fois plus plaisans que la lampe des cieux,
Et qu'entre les rayons de leur gentille œillade,
Où Amour jour et nuict se tient en embuscade,
La pitié ne logeast ? Et que sous vostre sein,
Des graces le sejour et d'Amourettes plein,
Qui souslève desja deux pommes de porphire
Qu'animent les souspirs d'un gracieux zephire,
Se cachast traistrément un cœur plein de venin,
De rigueur et de sang, et non un cœur benin,
Pitoyable, amoureux, gracieux et facile
A prendre les ébats de Venus la gentille ?
Non ! je ne le croy pas, mais bien que vostre corps
Est tel par le dedans comme par le dehors.
Je veux donc desormais embrasser l'esperance
Et souffrir mes douleurs d'une brave asseurance,
Me dire bien-heureux, en attendant le jour
Que vous prendrez pitié de ma fidelle amour.

XVII

Anne, je ne me plains d'un milion de peines
Que je souffre en aymant vostre jeune beauté ;
Je ne me plains aussi de vostre cruauté
Bien qu'elle engendre en moy mille morts intimes.

Je ne me plains de voir une ardeur en mes veines
Brusler de mon Printemps la prime nouveauté ;
Je ne me plains de voir ma ferme loyauté
Et ma belle amitié n'estre que choses vaines.
Mais helas ! je me plains de voir communément
Je ne scais quels faquins privez d'entendement,
Vous promener au soir et moy n'oser atteindre
A si rare bonheur que, sans comparaison,
Je merite mieux qu'eux, d'autant que la raison
Est plus que la sottise et la sottise moindre.

XVIII

Laisse moy reposer ! ne te suffit-il pas,
Amour, que tous les jours ta cruauté m'assomme,
Sans encore les nuits empescher que le somme
Enchante mes soucis de ses plus doux appas ?
Laisse moy reposer : autrement le trespas
Qui toute chose enfin de ce monde consomme
Me ravira soudain ; pour autant que tout homme
Sans repos, longuement ne peut vivre icy bas.
Mais non ! ne permets point, Amour, que je som-
[meille ;
Ains fais que nuict et jour incessamment je veille,
Pensant à la beauté qui doucement me poingt.
Je reçoy plus de bien, pensant en telle chose,
Que je n'en reçoy lorsqu'assoupy je repose :
J'ayme mieux trespasser que de n'y penser point.

XIX

Les Druydes et Bards tellement reveroyent
Le Guy, qui les rameaux emperle de nos chesnes,

Qu'aulieu de diamans, de bagues et de chaisnes
Le premier jour de l'an gayment s'en estrenoyent.
Ces bons peres grisons tout ce jour en avoient
En leurs mains, aymant mieux ces gentilles [estrennes
Que tout l'or dont Pactole enrichi t ses areines :
Les jeunes, plus gaillards, le chef s'en couronnoyent.
Ce premier jour de l'an, ô ma belle Angelique
Il me plaist d'imiter cette façon antique
Et au lieu de carquans, de Guy vous estrener :
Mais je suis ce Guy là. Recevez mon offrande ;
Mainte belle pucelle en don me la demande,
Mais à d'autre qu'à vous je ne la puis donner.

XX

Seul but de mes desirs, Anne, mon petit œil,
Hélas ! ne veux tu point adoucir ton courage
Envers ton pauvre Guy, que l'amoureuse rage
Pousse deja dessus les levres du cercueil ?
Mignonne, tu le peux d'un gracieux accueil
Garantir de la mort et du cruel outrage,
Qui, comme une fureur, incessament ravage
Dans son cœur forcené de souffrir un tel dueil.
Donc, puisque tu le peux, pour si petit de grace,
Affranchir du trespas qui de pres le menace,
Helas ! que tardes-tu de luy donner comfort ?
Ou bien, Mignonne, ou bien d'augmenter ta rudesse,
Pour le faire mourir, afin que par la mort,
Ou que par ta pitié sa douleur prenne cesse.

XXI

Lorsqu'une fievre forte agitoit ma Maistresse,
La Mort vint à son lict, recrespant de sa main
Le bois soupplement fort de son dard inhumain,
Afin de la tuer au fort de son angoisse.
Mais si tost qu'elle vist la fleur de sa jeunesse
Et le mont jumelet de son trop chaste sein,
Elle ne voulut pas achever son dessein,
Et sans luy faire mal incontinent la laisse.
Et disoit s'en allant : — Une telle beauté
Ne doit jamais sentir ma fiere cruauté,
Ny morte devaller au manoir Plutonique.
Les enfers ne sont pas dignes de tel honneur ;
Apres cent ans d'icy, sans mort et sans douleur,
Le ciel s'enrichira de sa face angelique.

XXII

Quand je pense au plaisir que je reçeu le jour,
Anne, que je baisay vostre bouche rosine,
Savoureuse, mollette, odorante, ambrosine,
Me semble que je vole au celeste sejour.
Me semble que Venus et son enfant Amour
Me meine promener sous la verde crespine
Des myrthes Paphiens, et que leur main poupine
Mignotte de cent fleurs mon chef tout à l'entour.
Mais quoy ! si seulement pensant en telle chose,
Imaginairement je me metamorphose
En cent mille plaisirs, que deviendroy-je au prix,
Si j'avois une nuict, d'un mouvement folastre,
Fouillé les lys douillets de vostre sein d'albastre,
Travaillant au mestier de la belle Cypris.

XXIII

Que maudit soit le jour, Anne, que je baisay
  Le coral souspirant de vostre belle bouche
  Qu'Amour tant seulement suççe, baisotte et touche;
  Car à d'autres qu'à luy cet heur est mal aisé.
Hélas ! depuis le jour que je fu tant osé,
  Un desir enflammé me fait telle ecarmouche
  Que soit que le soleil se resveille, ou se couche,
  Je sens un Mongibel dans mon cœur embrasé,
O desir importun et tout ardent de braise
  Qui veut qu'encore un coup mon Anne je rebaise,
  Enseigne-moy comment je la puis rebaiser !
Mais quand à ton vouloir je pourroy satisfaire,
  Cesserois-tu, Desir ? Nenny ; mais au contraire
  Tu deviendrois plus grand au lieu de t'appaiser.

XXIV

Vous diriez, luy voyant une si douce face,
  Un langage si doux, un si doux entretien,
  Une œillade si douce et un si doux maintien
  Qu'elle n'auroit en soy ni rigueur ny falace.
Et toutesfois ce n'est qu'amertume et qu'audace,
  Que finesse, qui mesme un cault Laertien
  Tromperoit aisément, et le rendroit tout sien,
  Malgre son noir moly et sa fiere menace.
Son visage n'est doux sinon que pour tromper ;
  Son langage n'est doux que pour mieux attraper;
  Son entretien n'est doux que pour estre severe ;
Son œil n'est doux qu'afin de nous mettre à la mort ;
  Et son maintien n'est doux que pour nous faire [tort ;
  Bref elle n'a douceur que pour nous estre amère.

XXV

Mon cœur desistons nous d'aymer ceste cruelle,
Ceste beauté qu'Amour, enfant ingenieux,
A ça bas envoyé pour prendre par les yeux
Les hommes qui, peu caults, la regardent si [belle.
Ce n'est pas une fille; une fille n'est telle;
Les filles d'ici-bas n'ont l'œil si gracieux,
Ny le cœur si glacé, ni si peu soucieux
De l'humaine amitié, ny l'âme si rebelle.
Je croy que c'est un roc qu'Amour, par son pouvoir,
Fait en forme de fille en ce monde mouvoir,
Rire, chanter, danser, aller, manger et boire.
Non, ce n'est point un roc, c'est la belle Cypris,
Qui ça bas est venue et telle forme a pris,
Afin que dessus moy son enfant aist victoire.

XXVI

Puisque mes vrais souspirs n'ont jamais sceu mou- [voir
Ton cœur trop ennemy d'Amour et de sa mère,
Je ne veux plus souffrir cette douleur amère
Qui bourrelle mes sens sousmis à ton pouvoir.
Adieu, Belle Anne; adieu, je ne veux plus te voir,
Pour toy je ne veux plus angoisser de misere:
C'est trop continuer sa cruauté premiere,
A l'endroit d'un servant qui fait bien son devoir.
Pour mon feu ta poitrine est un peu trop gelée;
Il faut à ma folie une amante affolée
Qui sente comme moy le traict dont amour [poingt.

Qui craigne de me perdre et qui me fasse craindre;
Qui se plaigne toujours et qui m'écoute plaindre;
J'en veux de la façon ou bien je n'en veux point.

XXVII

Puisque mon amitié te vient à desplaisir,
Puisque ton œil divin ne m'est point favorable,
Puisque tu n'es en rien à mon mal secourable,
Puisque pour ton servant tu ne me veux choisir ;
Puisque à me tourmenter tu mets tout ton plaisir,
Puisqu'à mes passions tu n'es point pitoyable,
Puisque tu t'esjouys de me voir misérable,
Puisque pour ton amour la mort me vient saisir,
Puisque de ma douleur ta cruauté s'augmente,
Puisque plus j'obéis et plus tu me tourmente,
Puisque pour te servir il te faudroit un Dieu ;
Puisque je ne suis pas un sot ny une beste,
Puisque j'ay quelque peu de raison en ma teste,
Puisque tu n'aymes point, je te veux dire adieu.

XXVIII

Adieu, beaux cheveux bruns dont le plus petit brin
Lieroit un Jupiter tout ardent de colere ;
Adieu, beaux yeux brunets, ainçois jumelle sphere
Ou brillent les flambeaux du petit Dieu Cyprin ;
Adieu, bouche de musc ; adieu beau front marbrin ;
Adieu, petit menton ; adieu, douillette paire
De tetons relevez ; adieu poitrine chère ;
Adieu, gorge de laict ; adieu, teint cynabrin.
Adieu, main délicate ; adieu, grâce divine ;
Adieu, gentil maintien ; adieu, face poupine ;
Adieu, ris qui feroit d'un homme un demy-Dieu.

Adieu, propos sucrez qui me souliez attraire;
Adieu, ma folle amour; adieu, douce contraire;
Adieu, fière beauté, d'un éternel adieu !

XXIX

Triste je souspiroy cette plainte amoureuse,
Assis dans le giron de la belle Eraton,
Quand l'horrible megere et sa sœur Alecton
Rendoient de toutes parts la France malheu-
[reuse.
Quand les François mutins, d'une dague outrageuse
S'entrecoupoient le fil que leur tramoit Clothon,
Eux mesmes se faisant devaler chez Pluton :
O fière cruauté ! ô guerre vergongneuse !
Quand nos princes Bourbons et les princes Lorrains
Avoient pour s'esgorger le coutelas aux mains,
Et le desir au cœur de voir leur race esteinte :
Pour n'ouyr leurs débats, ny le bruit des canons,
Ny voir les estandars de tant de gonfanons,
J'escrivois en ces vers mon amoureuse plainte.

TAYLOR INST. OXFORD

NOTES

Page 2, v. 18. — *Fere*, du latin *Fera*, bête sauvage.

Page 20. — *Fleutis*, son qui imite la flûte.

Page 3, v. 15. — C'est le sonnet de la belle matineuse tant de fois fait et refait au XVI• et au XVII• siècles.

Page 4, v. 14. — Vers de Ronsard.

Page 8, v. 16. — On peut croire d'après ce vers que son *Ente* s'appelait Adrienne La Belle.

Page 8, v. 25. — Le château de Bagneux devait être ou Bagneux en Anjou, près Saumur, (Maine-et-Loire), ou Bagneux en Berry près Valençay (Indre.)

Page 9, v. 18. — D'après cette description de la volte, c'était une espèce de valse sautée, où les dames laissaient voir bien des choses. Amadis Jamyn a écrit deux pièces de vers sur la volte provençale, qui sont fort curieuses, ff. 113 et 115 de ses œuvres, Paris 1579, in-12.

Page 14, v. 22. — *Carite ;* du grec χάρις : Grâce.

Page 19, v. 6. — *Orin :* couleur d'or.

Page 18, v. 22 — *Biner :* baiser.

Page 33, v. 9. — *Avette* : abeille.

Page 36, v. 14.— Bunel (Jacques ou Jacob), peintre Français, né à Blois en 1558, mort vers 1620. Fébilien a seul parlé de lui. Il peignit la

petite galerie du Louvre brûlée en 1660, l'histoire d'Aladin dans le même palais et 14 tableaux à fresque à Fontainebleau. Il fit une descente du St-Esprit pour l'Eglise des Grands Augustins, une Assomption pour les Feuillants, etc., et le nom de ce grand artiste est à peu pres inconnu.

Page 42, v. 22. — *Quadrelle* : flèche.

Page 58, v. 7. — *Une plante isnelle* : un pied rapide.

Page 63, v. 18. — *Naque* : Nacre. Cotgrave donne nacre, nacle et naque. Nicot ne donne que les deux derniers.

Page 74, v. 8. — Il a fait plus loin la louange de la Blonde. T** p. 68.

TABLE

Notice sur Guy de Tours. V
A Messire Roger de Bellegarde . . . . iij
Versà Guy de Tours . . . . . vj

SOUSPIRS AMOUREUX

Sonnets en faveur de son Ente 1
Pourtrait de son Ente 30
Sonnets en faveur de son Anne 38
Second livre en fav. de son Anne . . . 61
Notes. 98

67683504

PREMIÈRES ŒUVRES

ET

Souspirs Amoureu

DE

GUY DE TOURS

AVEC PREFACE & NOTES

PAR

PROSPER BLANCHEMAIN

140

PARIS

LÉON WILLEM, ÉDITEUR

2, RUE DES POITEVINS, 2

1879

A/Y 7887

LIBRAIRIE L. WILLEM, 2, RUE DES POITEVINS, PARIS.

TRÉSOR
DES
VIEUX POÈTES FRANÇAIS

PUBLIÉ PAR MM.

PR. BLANCHEMAIN, CH. BRUNET,
ALF. FRANKLIN,
P. LACROIX, LUD. LALANNE, R. DE MAULDE,
A. DE MONTAIGLON, J.-F. ORSIER,
P. PINSON, LE BARON J. DE ROTHSCHILD,
ETC.

Œuvres de J. de la Taille, seigneur de Bondaroy, publiées par R. DE MAULDE. 4 volumes. Papier vélin : 5 fr.; Hollande : 8 fr.

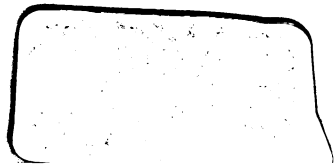
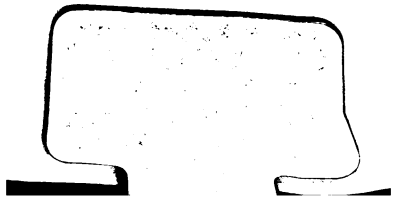
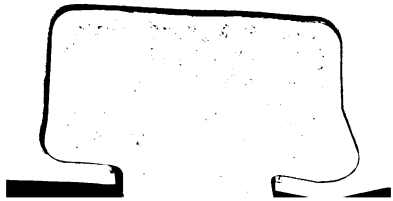
Œuvres poétiques de Guy de Tours : *Paradis d'amour, les Mignardises amoureuses*, etc., par PR. BLANCHEMAIN. 2 volumes. Vélin : 5 fr.; Hollande : 8 fr.

Œuvres poétiques d'Amadis Jamyn, par CH. BRUNET. 2 volumes. Vélin : 5 fr. ; Hollande : 8 fr.

La Légende joyeuse de Maistre Pierre Faifeu, par Bourdigné, publiée par A. DE MONTAIGLON. 2 volumes. Vélin : 5 fr. ; Hollande : 8 fr.

Les Noelz et chansons françoises et patoises savoisiennes de Martin. 1550, par J.-F. ORSIER. Un volume avec musique en fac-simile. Vélin : 7 fr.; Holl. : 12 fr.

La Musette de d'Alibray, par PROSPER BLANCHEMAIN.

Œuvres poétiques de Guillaume des Autelz, par JAMES DE ROTHSCHILD.

PARIS. — IMPRIMERIE ALCAN-LÉVY.